



*Walter Lynch
Istanbul, 1935*

Dr. Abdullah Djevdet bey

o o o o



La

Lyre Turque

Feux de paradis et Roses d'enfer

o o o

Préface de GUSTAVE KAHN



VIENNE

GUILLAUME FRICK
LIBRAIRE DE LA COUR IMP. ET ROYALE
I. Graben 27.

PARIS

Vve. A. THOMAS & CH. THOMAS
LIBRAIRES
6, Place de la Sorbonne, 6.

1902.



à très honorable Madame
Ida W. & Gibb hommage
très sincère et très respectueux.

Le 4/X/1902 Wien.

l'auteur

LYRE TURQUE

o o o o

DU MÊME AUTEUR

Principales publications

- Guillaume Tell** (de Schiller), traduction en turc. — 1896 *Le Caire*.
- Della Tirannide** (d'Alfieri), traduction en turc. Augmentée de notes historiques. — 1899 *Genf*.
- Hygiène et Physiologie du cerveau** (études et documents). — 1895 *Constantinople*.
- Cerveau et Ame** (études et documents). — 1893 *Constantinople*.
- Physiologie de la Pensée** (traductions, notes, suivies d'une observation clinique sur un cas de microcéphalie). — 1895 *Constantinople*.
- Choléra** (études et documents). — 1895 *Diarbekir*.
- Nécessité d'une école pour les Éducateurs sociaux** (mémoire présenté au Congrès international de l'Éducation Sociale. Il a été traduit en Allemand par Mr. Hugo V. Eisenschiml). — 1900 *Paris*.
- Fièvre d'Ame**, poèmes en vers français. Préface de Ernest Raynaud. Présentation biographique par J. Bourguignon. — 1901 *Wien*, chez M. Frick, libraire de la Cour imp. et royale.

À paraître

- Les Quatrains Maudits et les Rêves Orphelins.**
Haines et Pitiés.
Les Grands Esprits de l'Orient.
Nos Jeunes Fronts inspirés (illustré).
Rouh-ul-èkvam, traduction complète et annotée du livre *Lois psychologiques de l'Évolution des Peuples de M. le Dr. Gustave le Bon*.







juin
1901.
Wien.

Dr. Björck

de Abdoullah Djevdet bey

o o o

La

Lyre Turque

Flux de paradis et Roses d'enfer

o o o

Préface de GUSTAVE KAHN



VIENNE

EDUME FRICK
LA COUR IMP. ET ROYALE
Graben 27.

PARIS

MAISON FONDÉE EN 1830
VIE A THOMAS & C^o. THOMAS
LIBRAIRES
5, Place de la Sorbonne, 6.

1902.



juin
1901.
Wien.

Dr. Ljerdet

Abdullah Cevdet

...
Dr. Abdullah Djevdet bey

o o o o



La

Lyre Turque

Feux de paradis et Roses d'enfer

o o o

Préface de GUSTAVE KAHN



VIENNE

GUILLAUME FRICK
LIBRAIRE DE LA COUR IMP. ET ROYALE
I. Graben 27.

PARIS

Vve. A. THOMAS & Ch. THOMAS
LIBRAIRES
6, Place de la Sorbonne, 6.

1902.

PRÉFACE.

Mon cher confrère,

5-30-52 SF Carnegie Turke

Vous désirez que je présente au public français votre nouveau livre de poèmes: La Lyre Turque. Laissez-moi vous dire que vous avez tort, quoique je sois touché, comme il sied, que vous ayez pensé à moi, parmi vos aînés. Mais vous avez tort, d'abord parce que votre précédent recueil, Fièvre d'Ame vous avait suffisamment fait connaître, qu'en liminaire de ce volume Ernest Raynaud et Jean

(RECAP)
2070
1025
361

Bourguignon avaient dit le mieux du monde, ce qui pouvait ou devait être dit. Et puis, qu'est il besoin de préambule au devant d'un livre de poèmes.

Ceux qui comme vous et moi s'accordent encore à passer le plus beau de leur temps à cette occupation anachronique d'écrire des vers, que font-ils quand ils reçoivent un livre où la poésie a dessiné ses arabesques. Ils passent les préfaces, les notes, les titres, ils passent rapidement jusqu'à ce qu'ils aient reçu le petit heurt radieux, jusqu'à ce qu'ils aient aperçu la petite étincelle lumineuse d'une image. Une image qu'on n'ait pas encore montrée, si on la rencontre dans le livre d'un poète elle est son sacre, son authenticité, sa preuve, sa présence réelle, or dans votre livre en l'ouvrant dès les premières pages on heurte l'image, l'image riche et puissante et l'on constate que vous êtes un poète; vous n'avez pas besoin d'un préfacier pour le dire.

* * *

Vos images, votre souffle poétique viennent de loin. Ce sont les eaux calmes de votre pays, les mers bleues endormies dans un som-

meil ravi, où le rai du ciel se reflète en nuées blanches qui se mirent dans la mer, comme des colombes planantes qui vous ont donné cette phrase de votre avant dire :

„Ces conceptions en musique pensante, je voulus qu'elles trouvassent un écho dans d'autres âmes ; de même que Dieu se laissa entraîner par la fantaisie de miroiter son glorieux néant et qu'il fit surgir la Vie et le Monde, grandioses et misérables à la fois.“

Et à votre phrase, comme au son du tambour magique du vieux conte qui déblayait la plaine de ses brouillards et des murs de ses poussières, pour y faire surgir au fond de l'horizon de nettes visions de palais au dôme d'or, aux terrasses de marbre où s'accumulent des beautés, et d'armées en marche et de cantiques de fête qui apparaissent, charment, effrayent et s'évanouissent quand le tambour magique a fini de résonner, j'ai vu tout cet Orient farouche, ardent et désespéré, d'où je viens aussi, mais par un chemin beaucoup plus long que le vôtre.

Ne vous semble-t-il pas que pour l'oriental, les villes de jardins, de bazars, de rues parfumées et profondes qui longent des eaux

bleues, que les moissons superbes et les vallées de fleurs, que le déroulement des pompes heureuses, que le luxe des palais, et tout ce qui constitue au demeurant la vie des hommes y compris leurs ambitions et leur triomphes, ce n'est à peu près rien. Pour l'oriental tout apparaît et tout passe, tout cela est l'illusion qu'Hafiz ou Khayam se créeront autrement que Saadi, en sachant que c'est illusion. Tandis que l'occidental qui a beaucoup remué de pierres, songe partout à bâtir un édifice qu'il fait aussi solide que possible qu'il pense toujours à pouvoir écrire *Exegi monumentum*, l'oriental se rappelle toujours un autre décor du monde, non la plantation du foyer entre les murs d'une citadelle qu'il retrouve toujours au fond de ses métaphysiques, mais l'étape au soir de la migration. Il passe, il passe toujours à travers des décors dont il sait la vanité, il sait que ce n'est que des décors. Il n'y a pour lui qu'une seule chose, qui soit sérieuse et réelle c'est l'amour. Il sait que cette longue marche à travers le jour, à travers la vie, à travers les siècles n'est pas possible sans l'amour; il pourrait bien s'il le voulait changer cette idée et noter que pour

lui l'amour, n'est pas l'amour de la femme mais l'attraction universelle. Tout est dans tout. Mais l'oriental ne prendrait pas cette peine. L'oriental ne se ment pas intellectuellement. Quand il aime une femme il sait bien que ce n'est pas la métaphysique qu'il aime. A la rigueur il mépriserait assez les commentateurs pour le leur laisser dire, et encore ! En tout cas il ne le dirait pas lui-même.

L'oriental tarit sa coupe, avec d'autant plus de plaisir qu'il sait qu'elle est incertaine. Il cherche la fraîcheur et l'ombre et de là regarde le soleil et pense à l'amour. C'est bien assez pour occuper une vie, des vies, des vies de poètes immenses, des vies de conteurs merveilleux qui ont regardé danser devant eux la marche du monde et qui nous apprennent encore ce qu'on pouvait entendre par l'imagination.

Dans vos poèmes à côté de reflet d'orient je retrouve encore une influence que j'aime à reconnaître, que la ville où vous vivez a pu rendre plus précise ; c'est celle de Henri Heine ; vous lui prenez parfois la forme courte de sa chanson ; lui-même l'avait entendu de ce vieil oiseau joli, la chanson populaire. Ce ne dérange

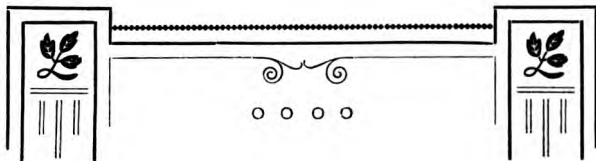
pas ce que je disait de l'orient. Heine venant aussi de l'orient par la longue route des haltes de races, et la chanson populaire en venait aussi, si belle, si large et si profonde, que dans ses motifs élémentaires, tous les peuples ont pu se tailler leur large lambeau d'idéal, l'ajuster à leur gorge tout en lui laissant ce fond général qui est cause qu'on entend partout à la fois les mêmes chansons populaires et même que partout ce sont les mêmes amoureux qui à la même heure et de la même émotion se les chantent.

* * *

Je ne vous dirai pas, mon cher confrère, que votre livre est parfait, et que les puristes vous donneront tous les brevets; vous passez outre, vous avez de belles images et des pièces complètes; cela suffit. Ce qui vous gêne parfois c'est l'instrument du vers; vous mettez trop de soin à l'accorder strictement et parfois vous négligez l'essentiel, le mot, pour cette chose secondaire, l'unité de la cadence. Je comprends vos scrupules, car étranger que vous êtes, vous vous croyez obligé à tout respect de cette poésie à la quelle vous faites la cour. C'est

une belle dame, une des plus belles dames du monde, la plus belle de l'Europe, mais elle avait des robes très-démodées, nous lui avons changé ses attifements; vous le savez, mais nous vous le montrerons encore mieux quand vous serez près de nous. Au fond elle ne demandait pas mieux que de quitter son *peplum* bien *sculpté*. Ces *peplums* sont surtout affaires de statues, et la Poésie n'est pas une statue, c'est une femme. D'ailleurs on voit bien que vous le savez. A votre place j'oserais d'avantage.

GUSTAVE KAHN.



UN MOT AU LECTEUR.

Ces quelques vers, chétifs comme la Vie, rudes et douloureux comme la Mort, je les conçus au bord d'un triple abîme: abîme idéal, abîme social, abîme divin.

Ces conceptions en musique pensante, je voulus qu'elles trouvassent un écho dans d'autres âmes; de même que Dieu se laissa entraîner par la fantaisie de miroiter son glorieux néant et qu'il fit surgir la Vie et le Monde, grandioses et misérables à la fois.

C'est une Muse nomade de l'Asie, l'Asie immensément tourmentée, l'Asie grièvement mélancolique et pittoresque. Cette Muse s'enivre d'illusion et de désespoir; elle tend à exécuter une musique intensesment intime, sur une lyre qu'elle domine peu.

Que de mélodies d'horreur et de joie gisent dans son cœur n'étant pas destinées à être exprimées!

Ces caprices, ces falso, ces rythmes convulsifs et monotones, cette passion qui s'émeut autant par d'inexorables Ténèbres que par d'indulgentes Aurores, pardonnez-les-lui.

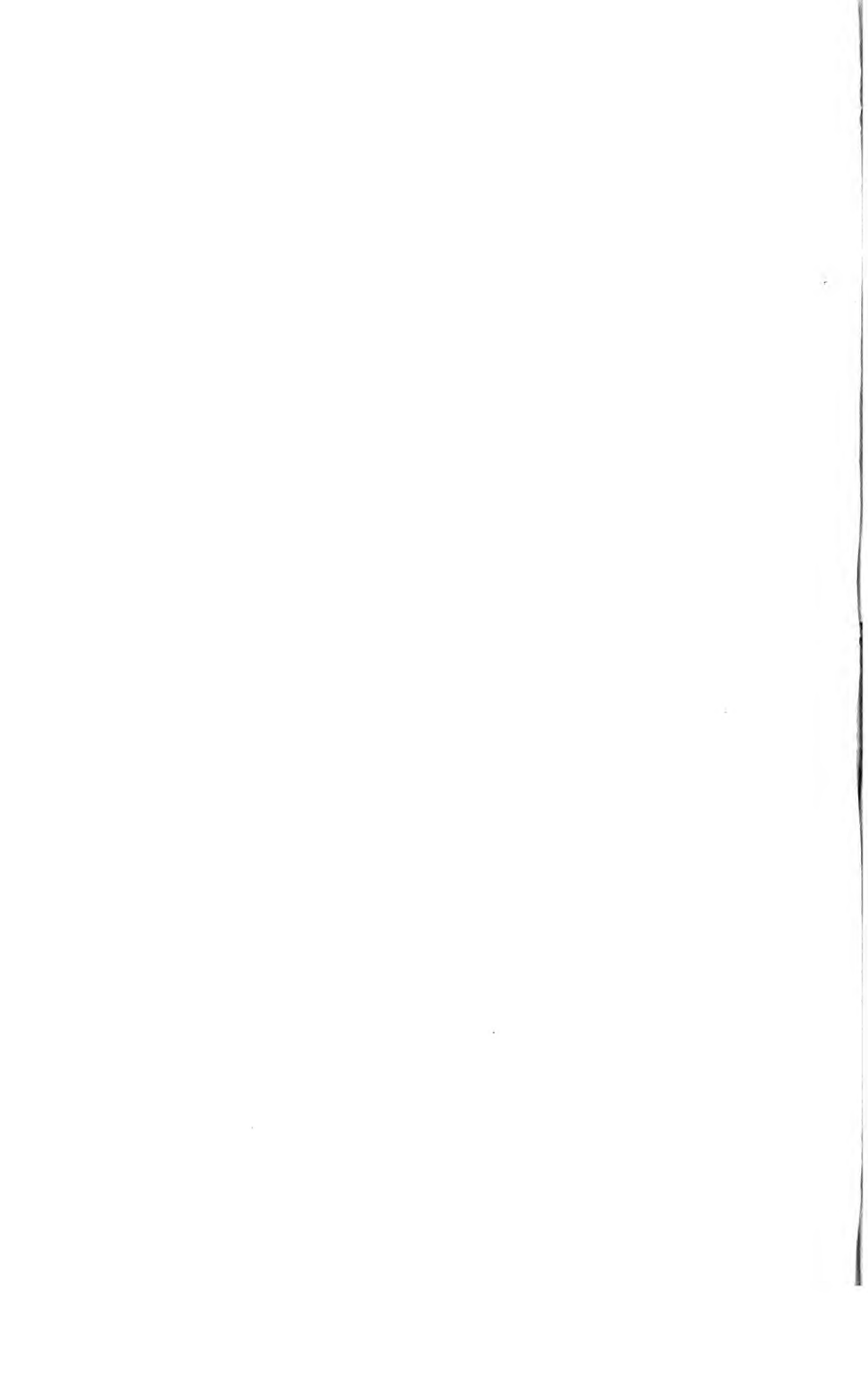
Wien, 27 Octobre 1901.

L'AUTEUR

À L'INCONNUE

*«L'étude du beau est un duel
où l'artiste crie de frayeur
avant d'être vaincu.»*

o o o





A l'Inconnue.

Je me souviens d'un enfant qui n'avait jamais connu son père, ce dernier étant parti en voyage pour des pays lointains, quelques mois après la naissance de son fils.

L'enfant, quasi-orphelin, arrivé à un âge où l'on sent le besoin des caresses et des tendresses paternelles, s'était créé en imagination, selon sa fantaisie, un père sur le front de qui étincelait la bravoure, un homme sensible et soucieux du sort de ceux à qui il avait donné le jour.

L'enfant, doux et candide, lorsqu'il rencontrait sur la grande route de la ville un homme en tenue de voyage, rentrant dans son foyer, après une longue absence; la pauvre petite créature! il courait après le passant, en pleurs de joie, hors d'haleine, ayant découvert en lui quelque ressemblance avec le père qu'il s'était créé, à son gré, dans son petit cerveau. Il s'écriait: papa! papa! tu es mon père, n'est-ce pas? Oh! halte! je suis ton enfant, je t'attends depuis si longtemps.

Aucun des passants n'était son père. Quelques-uns de ces voyageurs se retournaient à peine au cri de l'enfant, quelques-uns ne voulaient même pas l'entendre et continuaient leur chemin.

Le pauvre petit garçon, accablé et désolé, rentrait à son humble maison, se jetait dans les bras de sa mère solitaire qui le berçait avec des pleurs étouffés. Cette scène se reproduisait souvent.

O Femme qui es mon «Idéal», mon sort fut pareil à celui de cet enfant: je crus te rencontrer dans toute jeune fille dont les regards intelligents et pudiques, dont l'être harmonieux et ravissant faisaient frissonner mon cœur. Je me disais: réjouis-toi, ô mon âme morfondue, voilà l'objet de ton adoration; ô mon cœur, enivre-toi; voilà un cœur qui saura te comprendre et qui répondra à tes divines aspirations

Je lui disais: ô suave et céleste créature! . . . non . . . je ne doute plus guère que tu ne sois mon «Idéal», tu es cet être intelligent fait de grâces et de vertus; tu es, enfin, mon «Idéal»; ma vie s'apprête à se

sacrifier pour toi. Tu es cet objet d'amour vers lequel j'aspire depuis des années.

Hélas! voici ce qu'elles me répondaient souvent : Vous vous trompez, je ne m'appelle pas «Idéal»! vous m'avez, probablement, prise pour une autre, adieu, portez-vous bien!

Comme l'enfant, désappointé tombait dans les bras de sa mère endeuillée, je me jetais, à mon tour, sur mes livres et j'y cherchais un mot de consolation.

O «Idéale» malgré tant de déceptions, malgré la considérable somme de temps que ta recherche passionnée a enlevée au printemps de ma vie, je crois en Toi, je crois encore à la très belle possibilité de ton existence et je Te dédie ces intimes pages, en une oblation. Je les dédie à Toi, à Toi seule, ô sublime et gracieuse Intelligence!

Ce livre, malgré la variété apparente de ses contenus, n'est, en son ensemble, que l'unique et seule expression de l'amour qui m'entraîne vers Toi, et surtout de Ton inexorable absence. O Déesse, mère de l'humain Amour, source lumineuse du Beau et de la Bonté, je te considère non seulement comme la seule capable de soulager les afflictions et l'amertume de ma vie individuelle, mais aussi c'est de Toi, de Ton règne heureux et éclairé que j'attends l'adoucissement de l'amère Souffrance universelle.

Qui sait! peut-être que Tes regards divins, en quelque coin de terre, tomberont sur ces lignes; pense alors à l'amant inconnu qui vit seul de ta pensée rayonnante et se passe de ta chair. Il n'adore pas tel ou tel trait

de ta figure ; mais il se passionne pour ton âme-lumière dont ton corps est l'éloquent et sublime Poème.

Je continue à vivre, je supporte la vue des suffocantes Laideurs ; je conserve mon existence consciente, cet érotique et terrifiant mélodrame, tout en souffrant l'effrayante probabilité de ne pouvoir jamais T'atteindre !

Tel est le principal héroïsme que tu ne cesse d'inspirer au cœur des hommes. Ai-je été un homme digne de ce nom ? J'ose le croire. Dissimuler cette croyance, au nom de la politesse, qui n'est souvent qu'un amour propre trop bien assuré, ou une modestie gentiment avilie, ce serait un sacrilège selon ma conscience ; du reste c'est évident : car je ne mets pas encore fin à ma vie, je ne me retire pas volontairement vers l'au-delà.

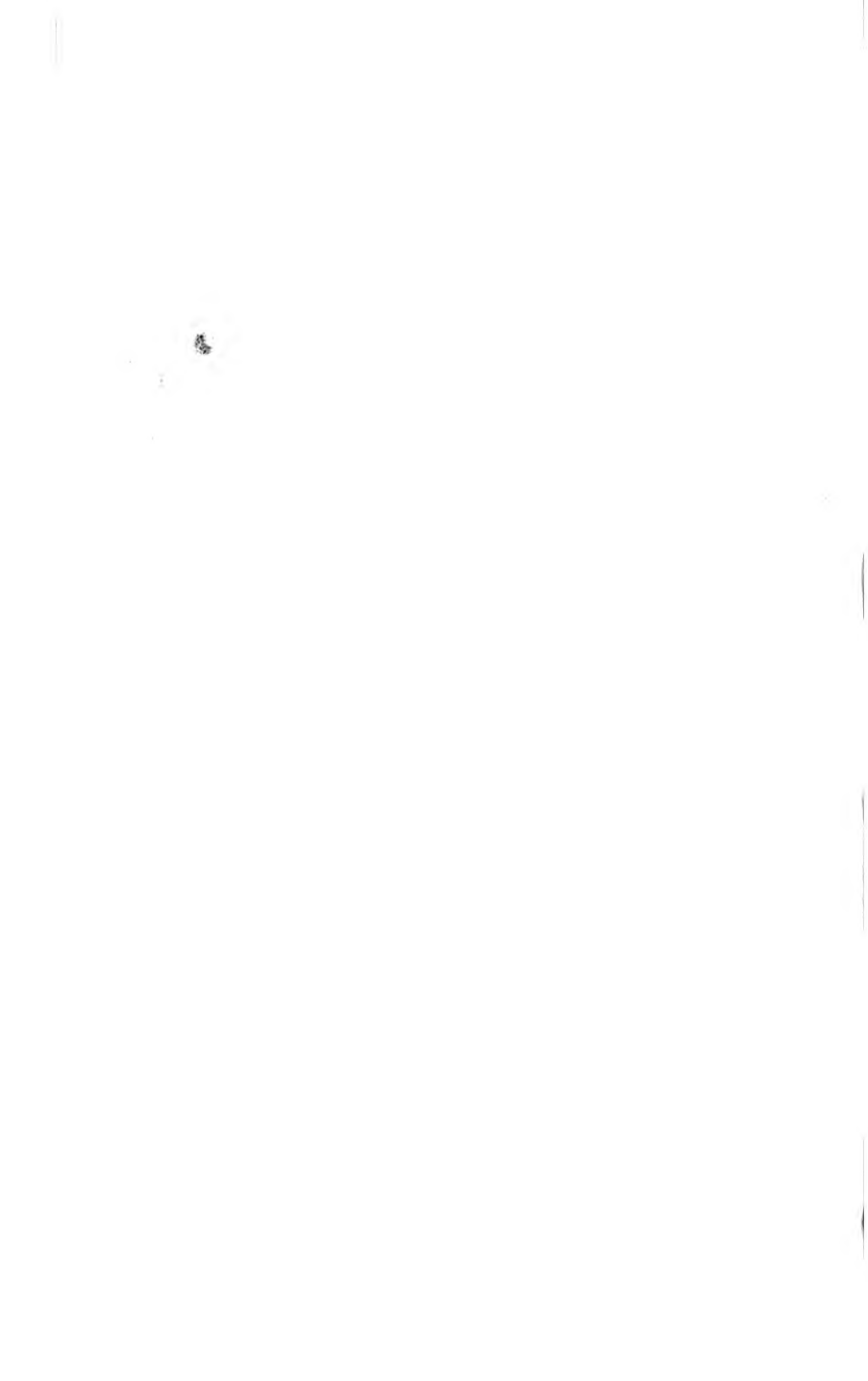
14/V/1901. Wien.

A. D.



Feux de paradis et Roses d'enfer

o o o





BRÛLURE D'ÂME



ous un mal violent,
Sombre, sourd, aphasique,
Mon luth morne et dolent
Se meurt tel qu'un phtysique.

Deuil cruel! j'ai gardé
Ta brûlure qui tonne;
Je saigne et je frissonne
Comme un cœur poignardé.

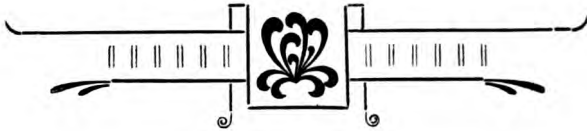
Ton souvenir, ô deuil!
Palpite et devient larme
Dans le cœur et dans l'œil
Qu'aucun rêve ne charme.

Je viens creuser ma tombe
Dans ces vers douloureux;
Ma jeunesse y succombe;
Sous l'amour malheureux.

O ma lyre fragile!
Chantonne lentement
Cette douleur agile
De mon cœur bien aimant.

15/XI/1900. Wien.





MON PREMIER SONNET

ÉLÉGIE

A L'ÂME DE MON PÈRE



La grimace, ô cruelle mort!
Chargea de sanglots mon sourire;
Et depuis lors ma pauvre lyre
Gémit et suffoque et se mord.

Je le sais, je le sais; il dort
Là, dans le ténébreux empire
Du Néant, d'où vient mon délire
Maudissant les dieux et le Sort.

Amis! prononcez un mensonge,
Et calmez ce *Vrai* qui me ronge;
Par là vous sauverez mes jours.

L'âpre fougue de mes angoisses
Est celle des folles amours
Et des plus farouches vengeances.

27/IX/1900. Wien.



CRIMES AVOUÉS

AU SAVANT DR. GUSTAVE LE BON

„Notre crime est d'être homme et de vouloir connaître“
Lamartine.



Nous avons déchiré le séculaire voile
De la religion et de la sainte Foi;
Une nuit a surgi muette et sans étoile;
Juge-nous, parle, ô Mort, la parole est à toi!

La parole est à toi, parle, ô Mort implacable:
Nous te méritons tous, nous, pédants et, tant pis!
Montre ton gouffre infâme et ta gueule insondable,
Devant l'Autel croulant, à ces gens accroupis.

L'aurore est rouge de notre immonde carnage,
Et l'éternel Feu git sur les cendres des dieux.
Le Vrai n'a plus d'attrait, l'esprit du Juste nage
Dans l'océan saignant des actes odieux.

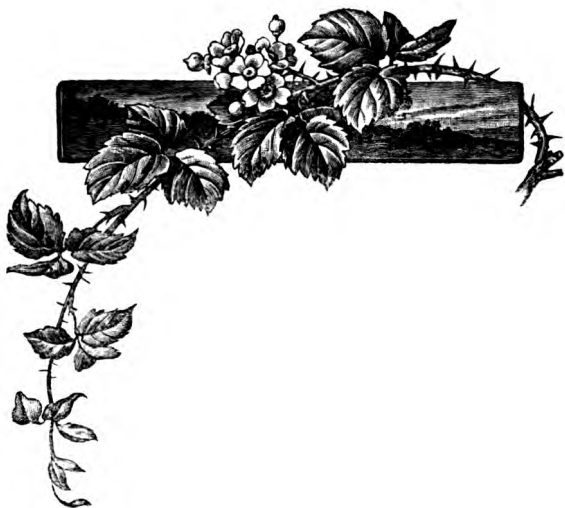
O sages insolents telle est votre victoire:
Sur la terre on n'entend que de funèbres glas,
Vous avez violé la Sainte-Vierge, hélas,
La vie en fut ainsi plate, sinistre et noire.

En croyant inonder, nous faisons le déluge;
Nous faisons l'incendie et croyons éclairer;
Nous envoyons le peuple à vaguer, à errer
Dans l'incrédulité, sans soutien, sans refuge.

Amis! non! ménageons la foule infortunée:
Pour montrer des laideurs n'ouvrons pas trop les yeux;
Instituons au moins une autre destinée;
Aux peuples redonnons leurs espoirs et leurs dieux.

11/XII/1900. Komorn.





MAGYAR-TURC

A NOTRE SAVANT AMI M. LE PROF. VÁMBÉRY

I.



ui, honte à nos aïeux, ils se sont tant battus!
Sans penser qu'ils étaient d'une même famille
De qui sur le front haut étincelle et scintille:
Le feu de la bravoure et l'astre des vertus.

II.

Ils se sont combattus ainsi que des lions ;
Tous croyant bien agir et faire une grande oeuvre ;
Le fol aveuglement, cette horrible couleuvre,
Mordait leurs orgueils et troublait leurs fictions.

III.

La Nuit a disparu ; il est mort, l'ouragan ;
Nous avons devant nous une splendide Aurore ;
Et les voilà rouillés : pistolet, yatagan ;
Nos chants vont se mêlant dans un rythme sonore.

IV.

Nos yeux graves et doux miroitent la même âme,
D'un père étant deux fils le Turc et le Magyar.
De nos jours notre cœur qui, de pitié s'enflamme,
Est ainsi qu'un flambeau sur l'Autel de l'Espoir.

V.

Quand le suprême Jour guérira tous les maux,
Que les hommes seront tous amis et tous frères,
Ivres d'un même amour, le cœur grand, l'âme fière,
Nous autres, nous serons les deux frères jumeaux.

Le 8/XII/1900. Komorn—Budapest.

MAGYAR ÉS TÖRÖK *

I.

Ősinkre szégyen, hogy úgy verekedtek,
Pedig mindketten egy anyától lettek;
Bravuros tűz, vitézség csillaga:
Téged visel e két faj homloka.

II.

Mint két orozlán, egymással harcoltak,
És vélték ezt nagy és dicső dolognak;
Dühök, vakultan, büszkeségök' marta,
Ádáz tüze elméjök megzavarta.

III.

De megviradt, már a viharnak vége,
Kel im a hajnal tündérfényessége;
Övünk kést, kardot nem hord oldalunk:
És egybeolvad felhangzó dalunk.

* Le poème „Magyar-Turc“, publié pour la première fois, par „*La Revue d'Orient et de Hongrie*“, a été traduit en hongrois et publié par plusieurs journaux de Budapest; je crois faire un geste de gratitude envers la chevaleresque nation hongroise de reproduire ici la traduction publiée par le célèbre journal „*Budapesti Hírlap*“ qui la faisait précéder, dans son numéro du 25 Décembre 1900, de mots très courtois pour l'auteur.

IV.

Egy lélek él mélán-komoly szemünkben,
Mert egy atyának vére foly erünkben,
Szivünk, meggyulván irgalom tüzén,
Mint fáklya ég oltárodon, Remény.


V.

S a nagy nap ha minden bajt orvosol,
Ha népet nép testvérül átkarol:
Egy érzésben két nagy sziv s büszke lélek,
Mi ketten ott leszünk ikertestvérek.





VŒUX SUPRÊMES

 Je désire un amour immense,
Ardent, cruel, mystérieux ;
Et je veux lui donner d'avance :
Tout : mon cœur, mon or et mes yeux.

Je veux que la grande beauté
De mon unique bien-aimée
Me tue et, d'un coup ranimée,
Mon âme ait bu l'Eternité.

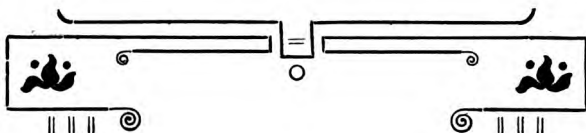
Dans ses yeux bleus et langoureux,
Oui, je voudrais noyer mon âme,
Mon âme, l'éternelle flamme
D'un coeur éternel malheureux.

Je voudrais suivre ma colombe,
Je voudrais la suivre partout:
Dans le trépas et dans la tombe,
Oh, le destin cruel et doux!

En mes instants de désespoir,
Sensible, douce et sans alarme,
En ses beaux yeux je voudrais voir
Briller une perle de larme.

10/XII/1900. Komorn.





INCOMPRIS

A J . . . U.



Quoi, je le vois, le coeur serré,
Tes ennemis, tu les caresses;
Et contre moi, l'ami juré
Tu veux dresser des forteresses!

Ta vierge et hautaine beauté,
Comme un parfum svelte et sauvage
Domine mon âme et ravage
Ses rêves en tranquillité.

27/XII/1900. Prague.





MON ENNUI



on ennui, enfant dorloté,
Pleurnicheur, morose et malade
Il ne dort pas, enfant gâté;
Je l'endors par ma sérénade.

Je le trompe et je le caresse,
Tel qu'une mère son bébé;
Je lui rends d'un verre d'Hébé
Une perpétuelle ivresse.

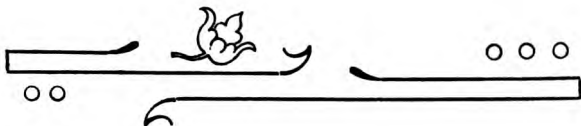
Je berce en vain mon triste amour,
Amour aride, amour impie;
Je parcours, grisé, l'alentour
D'un lointain astre d'Utopie.

Oh ! mon ennui je le contemple
Ainsi qu'une rose d'enfer.
Sous ta voûte ô ciel, ô mon temple!
Je meurs captif, chargé de fer.

Non, non ! ce n'est pas une mort,
J'adore cet ennui sublime;
Je le subis sans nul remords;
C'est un rêve cher que je rime.

31/XII/1900. Wien.





A MOI-MÊME

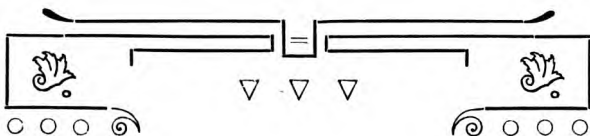


Du feu de l'amour grise-toi,
Ainsi qu'une aveugle phalène;
Grise-toi, sans reprendre haleine,
D'un nectar de flamme et d'émoi.

Crois, chante et de rêves suprêmes
Fais jaillir le joyeux printemps;
Car tu rentreras au néant
La bouche pleine de blasphèmes.

17/I/1901. Wien.





LA MUSIQUE MAGYARE

A L'AMI ANDRÉ LEVAL



insi qu'un amour en délire,
Mêle les cris, les pleurs en flots
Aux soupirs, aux éclats de rire
Et finit par un long sanglot.

Elle énonce le grand mystère
Que nul, nul n'a percé encor,
Ses gémissements de la terre
Vers le ciel reprennent l'essor.

Les infinis superposés
Des horizons de l'harmonie
S'y déploient, viennent s'exposer
Aux yeux de celui qui les nie.

Oh! l'enivrant air de *csardàs* *
Berce les âmes et les coeurs,
Aveux solennels qu'on arrache
Aux plus discrètes des douleurs.

Un chant douloureux irradie
De son doux accord, et l'on croit
Qu'un océan de mélodie
Module ses profonds émois.

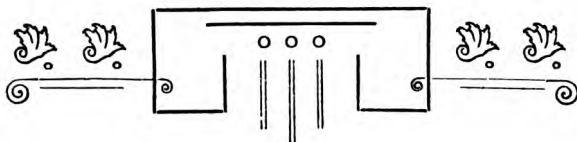
C'est une jeune fille rose
Qui pleure son amour unique
Enlevé par la mort inique.
D'un air navrant, sombre et morose,

Pauvre amoureuse, par moment,
Victime de mélancolie,
Elle chante, dans sa folie,
Sur la tombe de son amant!

18/I/1901. Wien.

* Prononcer: tchardache.





MA CHANSON

AUX COLLÈGUES SUFFISANTS



Le ris de la pourpre et de l'or;
Le Vers, la Musique et la Femme,
Sont de mon cœur le seul dictame,
De mon âme le seul trésor.

Le Luth, la Femme et la Musique:
Voilà mon ciel et mon soleil,
Voilà mon empire vermeil
Résonnant de chants érotiques.

19/I/1901. Wien.





POÉSIE DE LA MORT



ous marcherez sur ma poussière.
Sur ma joue et sur ma paupière.

O bien-aimée vous marcherez
Sur mon cœur éteint sans regret.

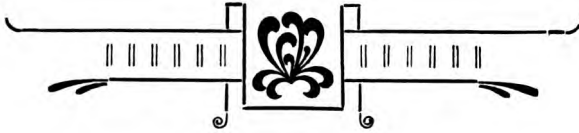
L'astre vermeil, la lune pâle
Jour et nuit ainsi qu'une opâle,

Me verseront leurs flots d'azur,
M'appelant à leur oubli pur.

Mais je vivrai, par mes pensées,
Dans les époques trépassées.

20/I/1901. Wien.





FANTÔME



es silences criards
Font éclater ma lyre;
Sous mon ciel, un empire
S'ouvre, les yeux hagards.

Oh! ces esprits infâmes,
Ne cèdent plus aux dieux;
Tour à tour foudres, lames
Craquent: Choc odieux!

Enfin *Siva* l'emporte,
Jette un regard épais,
Sur le seuil de sa porte,
Vite, arrête la Paix!

22/I/1901. Wien.



MA PENSÉE



a lyre reproduit
Un air bien monotone,
Un seul printemps y luit
S'y meurt un seul automne.

Ma pensée est semblable
A un mont élevé,
Vers le ciel insondable,
Vers le soleil rêvé.

Vient y tomber toujours
Une foudre amoureuse,
Une tombe s'y creuse
Pour mes autres amours.

24/I/1901. Wien.



FEMME CRÉATRICE

OU

MA SYLPHIDE

*„Der Blick in eine Frauenseele
Ist wie der Blick ins Himmelreich.“*

J. Rodenberg.



e tes lèvres vermeilles,
De l'azur de tes yeux,
Je créai des merveilles
Je fis surgir des dieux.

O femme tes douceurs
Relèvent les prophètes,
Battent les oppresseurs,
Changent les deuils en fêtes.

O femme c'est ta voix
Et c'est ton pur sourire
Qui vibrent en ma lyre
Qui fait pleurer parfois.


21/I/1901. Wien.





LENDEMAIN D'UN BAL

O MON CŒUR!

ous vîmes danser les squelettes
Couverts d'un éclat ravissant,
Et nous pleurâmes, en passant,
Ces gaies et tristes violettes.

Nous pleurâmes ces jeunes filles,
Belles femmes, hommes, garçons,
Qui vont donner comme rançons,
Tous, leur vie à la mort qui pille.

Tu rongeras ô mort féroce
Ces os garnis de molles chairs,
Fantômes illusoires, chers:
C'est ainsi que tu fais la noce.

26/I/1901. Wien.



VIOLETTE



Violette; ta beauté
Me paraît douce et violente;
Devant toi mon âme dolente
S'enivre de l'éternité.

Tes cheveux blonds, tes cheveux d'or,
Ma belle, sont une auréole
De ta figure qui m'affole
Pour qui mon cœur soupire encore.

28/I/1901. Wien.





XXÈME SIÈCLE

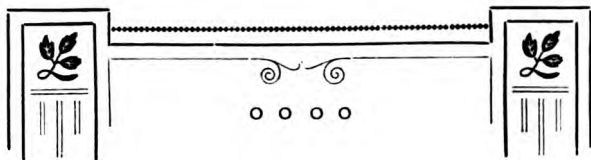


siècle tragique et beau!
Tu deviendras notre abîme,
O siècle triste et sublime!
Tu seras notre tombeau.

Nous irons expirer, tous,
Sur ta haineuse poitrine;
Puis ils viendront d'autres fous
Danser sur notre ruine.

29/I/1901. Wien.





LE POÈTE AU PRINCE



Tu régnes, ô mon souverain
Par ta foule sur cette terre;
Et moi, poète solitaire,
Je règne dans un ciel serein.

Tu joues souvent de sanglants drames
Dans les cœurs tu glaces le sang
Moi, par mon luth doux et puissant
J'enivre et transporte les âmes!

30/I/1901. Wien.





O MES AMIS

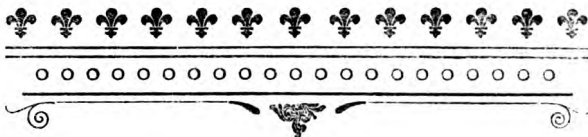


Châtons-nous: le soleil s'en va,
Il nous faudra quitter ce monde;
Jouons notre lyre féconde,
Bravons le terrible Siva.

Nous râlerons, peu nous importe;
Egayons au moins nos douleurs
Et rêvons au bonheur d'ailleurs
Ranimons l'espérance morte.

31/1/1901. Wien.





RÊVE RUINÉ

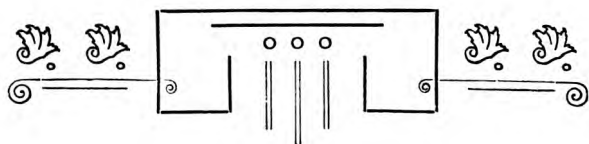


emuez la cendre
De vos *feux-amours*
Avant de descendre,
Misérable et lourd

Au fond des oublis.
Notre vie au monde
Est pareille aux plis
Fulgurants de l'onde

De l'immense mer.
Viens, brave Poète!
A notre deuil prête
Ton sourire amer.

3/II/1901. Wien.



RÊVASSERIE



uissants empereurs,
De qui les fureurs
Font pleuvoir des larmes,
Remuent les alarmes !

Où sont les amis,
Et les ennemis ?

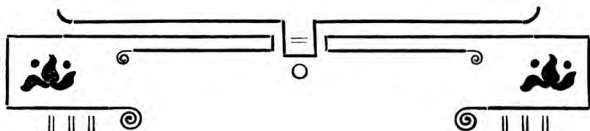
Où sont, oh, nos pères
Souffrants ou prospères ?

Dans ce monde-ci,
Nous mourrons aussi :

Vérité banale
Autant qu'infernale !

La Mort sans merci
Va vous prendre aussi.

4/II/1901. Wien.



UNE IDYLLE TURQUE



celle dont ma nuit étoilée
Brille en les yeux meurtriers et noirs,
Doux meurtriers plein de nonchaloirs,
Je crois te revoir dans chaque allée.

*

Serai-je mort, ou serai-je vieux
Jusques à ce que tu me connaisses ?
Tu nourris mes joies et mes tristesses,
Toi seule resplendis en mes cieux.

Mon âme te poursuit pas à pas ;
Sur les montagnes, dans la prairie
Je ne cueille, pour toi, ma chérie,
Qu'une fleur : *le ne m'oubliez-pas.*

4/II/1901. Wien.





DOULEUR DIVINE

A ERNEST RAYNAUD



un invincible esprit de titans,
J'élève ma voix, humble et farouche,
Contre *Amor*, dont l'acte révoltant
Me soulève le cœur et me touche.

Mes bras ne bougent plus et mes ailes,
Du génie un éclair les brûla;
Mon âme débordante de zèle,
O Misère, pour toi saigne là!

Je hais tes lois, prétendues suprêmes,
Qui se rient de nos gémissements;
Allah! tu me blessas rudement;
Je saigne et mes blessures blasphèment!

6/II/1901. Wien.





MALADIF

A L'AMI DR. TÉMO BEY



Mon âme est lasse et mon esprit
Cherche la paix et le silence;
Mon Allah: vers toi je m'élançai,
Vers ton néant qui me sourit.

Oh! les colosses de souffrance
De tant de siècles qui viendront,
Jettent leur ombre sur mon front,
Ombre meurtrissante, ombre dense!


O poètes, allez vous-taire
Je ne veux plus vous écouter
Dans cet exil je veux goûter
Le vin de la mort solitaire.

1/II/1901. Wien.





EN FIÈVRE

e berce un souvenir moribond
En qui j'entends des voix d'anathème;
C'est l'âpre deuil d'un soir infécond
Où je venais de dire: je t'aime!

J'interroge tout, nul ne répond ;
Vers où s'en alla cet amour blême?
Oh amour! j'eus embelli ton front
De pervenches et de chrysenthèmes.

Plus de lilas, et plus d'aubépines;
Mes roses se changent en épines;
Et mon printemps se couvre de neige.

Dieu! à toi les fleurs et les parfums;
Mais, fut-ce même un grand sacrilège,
Je réclame mon amour défunt.

9/II/1901. Wien.



SANGLOT LOINTAIN

A LA FIANCÉE D'UN BIEN CHER ÂMI M. N. GRUNBERG



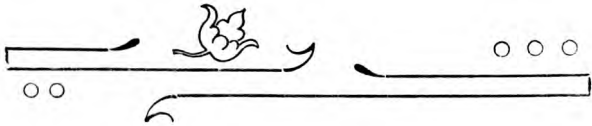
ans mon ciel de rêve je ne vois
Que deux yeux qui me fixent, qui pleurent
Et je n'entends qu'une seule voix,
Qui me jette en extase et m'apeure.

Est-ce un génie, est-ce une folie ?
Le suprême avenir m'apparaît,
Où l'on vit et l'on meurt sans regret
Et l'*affreuse misère*, on l'oublie.

Cette voix et ces deux yeux en pleurs
Qui partout et tout le temps me suivent,
Ce sont d'inconscientes douleurs
Mortes, qui dans mon âme revivent.

10/II/1901. Wien.





LE BAISER DE FOUDRE



Je sanglote, souriant naguère,
Je trouve dans mon cœur le couteau
Que tu viens d'enfoncer, ô bourreau,
Amour décevant et sanguinaire!

Qu'as-tu fait de ma vie éphémère?
Qu'as-tu fait de ma joie, ô fléau?
Adieu rêve si doux et si beau!
Ayez pitié de moi cieux et terre!

Je vis demi mort, demi vivant,
C'est l'affreuse agonie, et souvent,
Je me sens par mon deuil englouti.

Je me lamente trop, âme heureuse!
Souffre un jour ma muse douloureuse,
Un seul jour, puis, me voilà parti!

11/II/1901. Wien.



L'HEURE NOIRE

A J. MORÉAS



n m'avait dit que la vie est douce,
Pleine d'éclats et d'illusions;
La vie, hélas! me fut plus atroce,
Plus sotte que de fats histrions.

Les amis portent les cœurs brisés.
La Paix se meurt dans mes insomnies
Et mes jours d'amertume grisés
Sont de succédantes agonies.

Nous, mortels, ici-bas nous ne sommes
Que de vils et lugubres fantômes
Qui s'en vont grimaçant et pleurant
Dieu sait vers quel abîme béant.

14/II/1901. Wien.



YAVOUZ

SULTAN DES TURCS 1512 : 1520



es prunelles étincelaient
D'une violente tendresse,
A l'aspect de quelque détresse,
Le sang ignoble ruisselait.

Sa bravoure étouffait l'affront,
Ses vers pleins de foudres de verve,
Comme Lui régnait et Minerve
Venait baiser son âpre front.

Tout ce qu'il faisait ou rêvait
Était superbe et grandiose;
Ce n'était qu'une humaine cause
Qu'il défendait et poursuivait:

Unir les âmes et les cœurs
Et des nations et des races,
Rompre les préjugés tenaces,
Tel fut l'idéal du vainqueur.

En s'appuyant sur son épée,
La tyrannie, il l'a sapée.

17/II/1901.





AMOUR



Tue, amour! et mon corps et mon âme
Car tes foudres, j'en suis altéré
Ma soif forcenée attend ta flamme
Tue et brûle-moi sans nul regret!

Pour me frapper tu brandis ton glaive
Dans les tendres et vierges regards;
Une bonne fois pour toutes lève
Ton épée et frappe: il fera tard!

Tue et dans les affres de la mort
Je viendrai baiser ta main câline
Comme un lion mourant lèche et mord
L'arme qui déchira sa poitrine.

18/II/1901.





AMOURETTE



Ma belle je veux t'aimer toujours
Reste à moi donc toujours mi-connue;
Loin! ma belle de mes alentours:
Je ne dois te voir que dans la nue.

Cette ignoble curiosité
De mon âme qui vient chercher noise
A toute ma passion sournoise,
Fait de moi un seul déshérité.

Le charme bleu de tes yeux est dû
Au pouvoir de tes prunelles noires
C'est l'ombre du paradis perdu
C'est l'aurore des poètes rares.

Fuis mes vers et ma lyre dolente;
Car toute ta grâce y périra,
Si je viens te chanter, ce sera
Le fracas de ta beauté croulante.

De chanter ta majesté insigne,
Je n'en suis ni capable ni digne.
Reste dans mon esprit indécis
Comme un génie à moitié précis.

21 / II / 1901. Wien.





DÉSERTEUR

A ADOLPHE RETTÉ

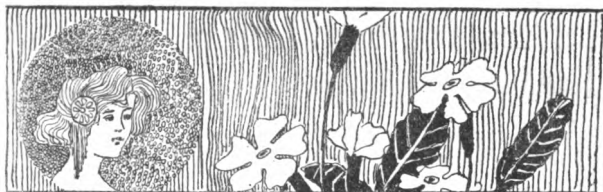


Fuyons cette contrée ingrate
Où l'on s'ébat dans nos sanglots;
Et sous une loi scélérate
Fourmillent tant d'obscurs complots.

Fuyons ces funestes parages
Où l'on s'enivre de nos sangs:
De sang des Justes, des Innocents.
Fuyons ces clandestins carnages!


Tu ne me comprends pas: c'est vague...
Mais, je parle à ceux qui naîtront;
Pour toi, je suis fou, je divague:
De mon éclair garde ton front!

22/ II/1901. Wien.



COUP DE LUMIÈRE

A. M. STUART MERILL

ai soif, j'ai soif d'un autre horizon
Plein d'harmonie et non monotone,
Dont le vallon et la floraison
Avec mon âme pleurent, chantonnent
Un air dont toute oreille s'étonne.

Ce morne horizon de poésie,
Depuis longtemps j'y suis arrivé
Je ne veux plus y rester rivé;
Mais une voix me dit: restez y!
Je suis sous le coup de frénésie.

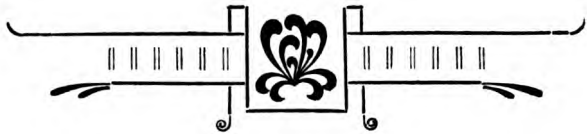
O doux poètes! amenez-moi
Sous un autre ciel de poésie;
Oh! loin, loin de cet enfer d'émoi!
Mon âme, ma pauvre âme est saisie
D'une fièvre; c'est la frénésie.

Cette Déesse de Poésie,
Par un regard fiévreux et vainqueur,
Elle vient s'emparer de mon cœur
Comme une amoureuse jalousie;
Je m'évertue et je m'extasie.

Mon cœur ne peut plus se conformer
A l'intolérable fantaisie
De ce déluge de poésie.
Je romps avec elle désormais:
C'est la Muse autocrate d'Asie.

28/II/1901. Wien.





SOUVENANCE

A L'AMI J. BOURGUIGNON



Je maîtrisais l'accord de la lyre ottomane,
Mêlais à des pleurs le sourire oriental;
A présent, dominé par un amour fatal,
Une française inspire à mon cœur mélomane

Un élan érotique, une harmonie étrange.
O mon doux messenger, ô zéphir souriant!
Mes larmes, porte-les à mes fleurs d'orient:
Une ardente chaleur les effeuille et dérange;

Va-leur-communiquer mes regrets et dis-leur
Mon ineffable amour, ma superbe douleur.
O Cité de mystère et de mélancolie
Je pense si souvent à toi, que je t'oublie!

2/III/1901. Wien.



ÂME FOUETTÉE



n t'accorde, ô mon âme, sois contente,
La liberté de te lamenter;
Ton amour, amour assermenté,
Te promet une gloire sanglante !

Une longue vie est effrayante
Aux yeux d'un enfant déshérité;
Sa vie est toute une mort latente,
Pleure donc, ô cœur désenchanté.

Mon espoir, il est enseveli
Dans le sépulcre de ton oubli.
Rappelle-toi, cruelle oublieuse,

L'amant que vous avez immolé
A demi, que vous avez mêlé
Aux âmes saignantes et pleureuses.

6/III/1901. Wien.



RÊVE MUTILÉ

AU POÈTE JEAN LAHOR



l'abri d'un rêve radieux,
Je m'enivre et je médite comme
Si j'avais dans mes bras tous les dieux ;
Viens voir régner l'orgueilleux atome !

Mais, sur moi, veut fondre mon néant
Qui vient crever les yeux de ma vie ;
Et dans son obscur rayonnement,
Sa majesté, mon âme, est ravie !

8/III/1901. Wien.





LAURENT TAILHADE



Je tremble ô poète, je redoute
De contempler ta sombre hauteur ;
Je juge l'océan, d'une goutte,
L'océan crispé sous sa douleur.

Ton indulgent mépris pour la foule
S'élève hautement dans tes vers ;
Ton sanglot, esseulé, se refoule
De ta gorge en d'*autres univers*.

Rêve, ô maître, à l'ineffable *Tour*,
Ange dominant contre l'outrage
Divin et terrestre de tout âge
Qui se redresseront tour à tour.

Non ! tes cheveux blanc, ton auréole,*
Se dispense de pourpre, de fleurs;
Tes bocages de génie ont leurs
Fleurs en éclair qui sur ton front volent.

Raconte ta brûlante odysée
Aux astres, aux soleil, à mon cœur;
Fais vibrer ta fertile pensée
Dans ce siècle stérile et moqueur.

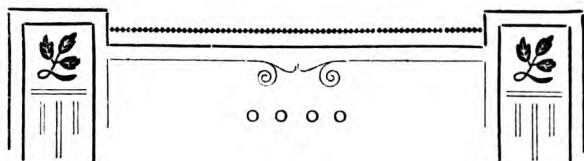
Laisse donc seuls régner les appas
De ta pure vertu, de ta gloire;
Ton objurgation, foudre noire,
Hélas, on ne la comprendra pas!

Laisse gémir ta lyre céleste
Sur l'accord taciturne et soyeux;
Vis et meurs dans ta grandeur modeste:
La *pitié* du *temps* crève les yeux.

10/III/1901. Wien.

* Ah ! si la fleur suprême n'est fanée,
De quelques fleurs parez mes cheveux blancs!
Ballade élégiaque.





TON MOROSE

A. CH. GUÉRIN



raîtres sont les mots, lâches les verbes :

Il ne font que bégayer nos maux ;

On n'écrit de ses douleurs superbes

Que des traits, des signes anormaux.

Les mots détournent tout; c'est pervers,

C'est maudit, c'est révoltant et lâche;

Qu'est-ce donc la gloire qu'on attache

Aux habiles constructeurs de vers.

O mes belles aspirations!

Vos charmes sont loins d'être énoncés;

Vous chanter, je veux y renoncer

Et garder mes désolations.

14/III/1901. Wien.



DANS „MUSIKVEREINS-SAAL“

A L'AMI PAUL FLEUROT



Mon doux rêve, ô deuil, tu l'as ravi;
Mon chant sur mes lèvres s'étiolo,
Comme une musique vierge et folle;
Il meurt dans le silence suivi.

J'adresse mes oraisons funèbres
Aux statues indolentes, hélas!
O houleux océan des ténèbres
Ce que, moi, j'ai perdu, toi, tu l'as.

17/III/1901. Wien.





DERNIER DE NOS CHANTS

A MON S. NAZIF BEY



Tous attendons l'éclat et la gloire,
Mais la mort avance en nous jonchant
Sur une plaine oublieuse et noire;
Pleurer, devient la fin de nos chants.

O pauvre et pitoyable mortel!
Digère vite ta haine fauve;
Viens expirer aux pieds de l'autel
De Nirvana qui te prend, te sauve.

24/III/1901. Wien.





MA LYRE

AU JEUNE POÈTE H. FEHMY BEY



insi qu'un vin
Qui brûle et grise
Chaque âme éprise,
D'un goût divin,

Ta poésie
Entoure l'âme,
Elle l'enflamme
Et l'extasie.

Poète, ami,
C'est ton âme ivre,
Ivre de vivre,
D'être parmi

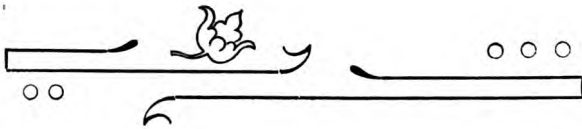
Celles que j'aime.
Enivre-moi
D'un nuits suprême,
Tue mon émoi.

Apprend à lire
Ma grave lyre;
C'est d'Apollon
L'auguste don;

C'est le printemps
Qui meurt chantant
Une âpre aurore
Qu'un Dieu adore.

27/III/1901. Wien.





CETTE NUIT

A. A. SADEDDIN BEY



Dans cette nuit mon âme pleure
Un cercueil qu'elle fixe et suit;
Mon âme en cette morne nuit
Se soûle d'abîme et se leurre.

Dans cette nuit, nuit douloureuse,
Un deuil couronné de jasmin
Me paraît un visage humain...
Va-dormir, fille malheureuse!

4/IV/1901. Wien.





NÉANT CONTRE NÉANT



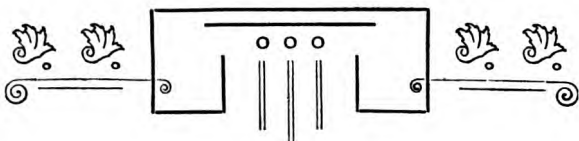
u néant de mon intelligence,
Imitant la grande Providence,
Je crée et je fais surgir des vers
Dont chacun reflète un univers.

O l'Auteur des choses qu'as-tu fait ?
Et *L'homme* n'est-il pas ton chef-d'œuvre ?
Il n'est qu'un misérable, en effet,
Son cœur est celui d'une couleuvre !

Que te reste-t-il, ô Tout-Puissant !
Dans tes œuvres comme objet de gloire ?
Partout des fièvres, des deuils, du sang,
L'écrasement qu'on nomme : Victoire.

5/IV/1901. Wien.





DE PROFUNDIS



vous qui avez soif de justice,
Vous ne serez pas désaltérés,
Et vous mourrez, tous, cœurs ulcérés,
Entre l'agresseur et le complice.

Avez-vous nos espoirs, ô tombeaux!
Oh, je n'ai plus cette âme naïve:
Notre mort sera définitive,
Et viendront nous juger les corbeaux.

O cœurs implacables et dolents
Devant la douleur universelle!
Que votre sang bondisse et ruisselle
En torrents et noie les insolents.

6/IV/1901. Wien.





D'UNE NUIT ÉTOILÉE



es étoiles, éternels yeux
De la monstrueuse nature,
Fixent, tranquilles, sous les cieus,
Nos forfaits et notre torture;

Elles contemplant, sans vertige,
La mort des générations
De qui s'échappe le vestige
A tant d'investigations.

Nous ne vivons qu'un seul instant,
Sur cette misérable terre,
Persécuté, persécutant,
Nous coulons au fond du Mystère.

8/IV/1901. Wien.



ALLÉGORIE FLOREALE



Dans ton jardin fleurit seul

Un insouciant *Glaieul*¹

Mon bosquet mélancolique

Ne produit que *l'angelique*.²

Mon amour, tu l'as doté

D'une *adonite d'été*.³

Tu parsèmes *d'églantines*⁴

Mon chemin bouché *d'épines*.⁵

¹ Oubli. — ² Extase. — ³ Souvenir tendre. — ⁴ Poésie. —
⁵ Remords, insouciance.

Tes pans troublants sont remplis
De *résédas*⁶ et de *lis*.⁷

Tu es ma belle une *rose*.⁸
Une rose à peine éclore.

De votre horizon le front
Est paré de *liserons*;⁹

Et l'emblème de ma vie
C'est une fleur de *Sylvie*.¹⁰

9/IV/1901. Wien.

⁶ Mérite modeste. — ⁷ Pureté, noblesse. — ⁸ Innocence.
— ⁹ Enchantement. — ¹⁰ Souffrance par amour.





GRAVOIS

A MME M. DE RAEMY



Quand je parcours les auteurs
Dans mon cabinet d'étude,
Je pense, en la solitude,
D'un esprit calme et rêveur,

A tous ces absents hautains
Qui transformèrent la face
De l'univers incertain
Dont ils ont fait la préface.

L'heureux règne des absents,
Venez le voir dans les livres;
Flagellant ou caressant
Ils captivent et délivrent.

11/IV/1901. Wien.



FRIEDA



pre et suave fleur d'une beauté cruelle!
Ta splendeur saisissante et crépusculaire, elle
S'abreuve des parfums, et traverse les vaux,
Fait surgir en mon sein d'ardents frissons nouveaux.

Ta sublime harmonie et ton intelligence
Vinrent ravir la paix de mon âme, Frieda!
Mon rêve fleurissant, ta grâce l'inonda.
Je crois encor t'entendre au fond de tout silence.

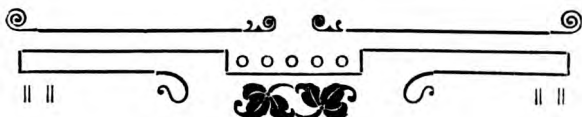
Laisse-moi me bercer de douce rêverie,
Reçois avec sagesse appréciant un cœur
Qui se jette à tes pieds, fier naguère, et te prie:
Une lueur d'espoir par ton regard vainqueur!

Je m'offre en holocauste à l'autel de l'amour
Où tu parais Déesse implacable et dolente;
Et je veux empourprer, par mon sang, tes atours
De soleil vigilant, de lune somnolente.

O songe rayonnant, ô charme d'Austria!
Viens reposer mon cœur, il palpite à outrance.
Cet amour si sincère on le sacrifia;
Adieu, premier amour, adieu, adieu la France!

14/IV/1901. Wien.





LIBÉRAL FARCEUR



Malgré vos éblouissants discours,
On voit la nuit de votre âme lâche.
Tromper la foule c'est votre tâche;
Aux pleurs du peuple vous êtes sourd.

L'homme idéal lui-même s'oublie,
En pensant à ses frères souffrants.
Je hais votre esprit indifférent,
J'aime ma généreuse folie!

Soyez un peu plus louche et *constant*
Et persévérez dans la *campagne*;
Vous ne resterez pas mécontent:
Allez-vous-soûler d'exquis champagne!

Ton élite a le cœur insensible:
On t'entend geindre sans nul émoi;
Le sort sommeille, il est impassible,
O prolétaire réveille-toi!

Æ/IV/1901. Wien.



SONNET D'AVRIL

A L'AMI AUTEUR DU „SEMEUR D'IDÉAL“



avoir, j'en ai assez;
Oh! faites que je croie,
De ce gouffre passez,
Frayez une autre voie.

Le cœur humain, froissé,
Frémit, vide de joie,
Un étrange penser
Sans cesse le foudroie.

De singulières fièvres
Font fleurir sur les lèvres
Des soupirs pérennels.

Il souffle un vent contraire:
Frère égorge son frère
Dans ses bras fraternels.

30/IV/1901. Wien.



HASARD

A F. G.



ma divine fleur!
O mon charme céleste
Je te cueillis en pleur,
Dans un bosquet modeste.

Le Hasard est puissant,
Il est plein de mystère;
Devant lui cieux et terre
S'inclinent frémissant.

C'est lui qui m'a doté
Des ferveurs d'occident,
De la sérénité
Du beau ciel d'Orient.

4/V/1901. Wien.



JEUNE COMTESSE IMAGINÉE

Belle et fière Comtesse,
Fière de sa beauté;
Marche sur ma tristesse,
Marche sur ma fierté!

Tu es ma reine, règne,
Le sceptre importe peu,
Ma Muse est ta duègne.
Nous partirons sous peu!

Ma belle, je te donne
Tout un prestige humain,
D'éclat je te couronne
Et demande ta main.

10/V/1901. Wien.





BERÇONS



Dans le silence des pleurs
Berçons, berçons mes douleurs.

Cueillons des fleurs d'anémone,
Tressons en une couronne.

Dans le silence des pleurs
Berçons, berçons mes douleurs.

Que roses, lilas, lavandes
Sur ses cheveux s'enguirlandent.

Dans le silence des pleurs
Berçons, berçons mes douleurs.

Le monde est un ergastule
Et j'y suis un noctambule.

Dans le silence des pleurs
Berçons, berçons mes douleurs.

Les chants pleurent en mon âme
Ma vie est un mélodrame.

Dans le silence des pleurs
Berçons, berçons mes douleurs.

D'Hamlet je sens la folie,
J'ai l'angoisse d'Ophélie.

Dans le silences des pleurs
Berçons, berçons mes douleurs.

14/V/1901. Wien.





ADIEU A FRIEDA

«Aime celui qui t'aime et sois heureux en lui.»

Victor Hugo.



ous tutoyer, je ne l'ose plus ;
Le Destin vint engloutir mon rêve ;
Mon amour, sous son foudroyant glaive,
Mourut, et mon luth tomba perclus.

O Frieda ! ce n'était nullement
De vous que s'énamoura mon âme :
Je crus trouver en vous, follement,
Mon rêve unique : Idéale Femme.

Je vous aimai follement, adieu,
Adieu, ma douce et trompeuse aurore !
Je souffre, sous le ciel radieux,
Une ténébreuse éclipse encore.

15/V/1901. Wien.



MI-CONÇU



Dans cette vallée pleine de dieux
J'ai vaincu mes ennuis odieux.

Dans cette vallée de grâces pleine
Ma Muse boit, sans reprendre haleine,

Les duos d'amour silencieux
De tes yeux, flamme noire des cieux.

Dans cette vallée pleine de rêves
Mon âme vers ton âme s'élève.

Contemple ton astre sur mon front
Jamais ces heures ne reviendront.

Eloquents, sereins, et loin de doutes
Tes yeux parlent, mes yeux les écoutent.

Dans cette plaine pleine de dieux
Disons à l'angoisse nos adieux.

Rêvons à la douceur pérennelle
Et mourons dans la vie éternelle.

17/V/1901. Chateau de Stolberg.





A LA JEUNE HARPISTE M^{LLE} HAYDÉE



silencieusement tes chants montent aux cieux;
Les cordes de la harpe entre tes doigts sanglotent;
Pince-les avec douceur, berce les douces notes;
Mon cœur est ivre de ce nuits délicieux.

Ne promène tes doigts que sur rythmes d'andante;
La chanterelle d'un violon y gémit;
N'arpège pas la note, elle m'est trop ardente,
Ce tremolo m'enfièvre et mon âme frémit.

Ta harpe, touche-la comme l'on touche un cœur
Qui, ému, saignerait un sang de mélodie.
Tu ranimes la vie et l'âme et le bonheur:
Viens chanter cet air en mon heure d'agonie.

19/V/1901. Stolbergerschloss.



CONSOLE-TOI



Je ne rêve que de toi,
O seule sublime femme,
Mon irrévocable choix!
Mon âme épouse ton âme.

* * *

Mes yeux ne regarderont
Que l'étoile de ton front
Qui sur mon âme étincelle
En pleurs de violoncelle.

* * *

Mon âme vient dire adieu
A son ancienne chimère,
Désormais tu es mon Dieu,
Et mon amour et ma mère.

20/V/1901. Stadtpark.



ÉCRIT SUR MON RECUEIL DE VERS

A J. G.



es fleurs s'effeuillent et se dessèchent
A vivre elles n'ont que quelques jours
Mais ces vers, ces fleurs de mes amours
Sont toujours roses et toujours fraîches.

Ces fleurs, rouges du sang de mon cœur,
Ont pris cet éclat flou d'émeraudes
A l'aurore d'un espoir trompeur,
Où j'ai vu sourdre des larmes chaudes.

Respirez leurs suaves senteurs
Qui rafraichissent, brûlent mon âme;
Sans espoir et sans crainte de blâme
Je vis et je goûte ces douleurs.

22/V/1901. Wien.



UN CHANT POPULAIRE TURC

TRADUCTION LITTÉRALE



De mes blessures coule du sang,
Mon cheval hennit dans l'écurie;
Je ne crains pas la mort, ô chérie!
Je pense seul à nos chers enfants.

Ah! viens, ma chérie, après ma mort,
Viens pleurer sur ma tombe avec l'aube,
Pleure longtemps, longtemps, mais dérobe
Tes pleurs à l'orphelin qui s'endort.

Je franchis les montagnes, les bois;
Et ce fut pour mourir dans tes bras.
Avec le rossignol et l'aurore
Evoque mon âme et pleure encore.

29/V/1901. Wien.



EN DOULEUR DE CŒUR

A CELLE DONT LA BEAUTÉ NE M'A RIEN DIT



Je désire pas me connaître :
Je ne suis qu'un enfant choyé
D'une muse divine et traître ;
Dans les feux elle m'a noyé.

Mon amour divinise et tue,
Je suis un singulier amant,
Dont le cœur est de diamant
Qui se ronge et se restitue.

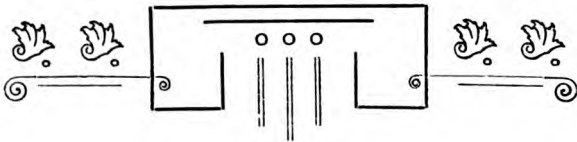
Je rêve à la faveur farouche
D'Hurmuz, dieu clément de l'amour;
Je veux qu'il remplisse ma bouche
De vie et de mort tour à tour.

L'épreuve me grise le cœur
Et le bonheur me persécute;
Mon esprit, trop libre, discute
Le Tout-Puissant et son humeur.

Je suis ce Prométhée qui brave
Son Jupiter et le poursuit;
J'ai une âme d'Allah; je suis
Modeste et d'une fierté grave.

2-3/VI/1901. Wien.





LUMIÈRE GRISÉE

A LA GLORIEUSE MME LA BNE DE SUTTNER



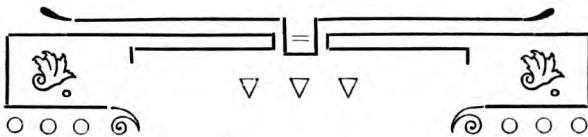
n me dit que c'est fou de rêver à l'aurore,
A l'aurore suprême en cette folle *nuit*,
L'Impossible te hante et ta lyre pérore
Sur un acerbe accord qui te lasse et te nuit.

A eux le repos lâche, à moi la noble lutte!
Je ne suis pas fait pour vivre ainsi qu'une brute:
Contre l'adversité et l'erreur d'ici-bas
Je livrerai toujours mon paisible combat.

Seule à toi j'aspire, ô amour universelle!
A tes flambeaux dormants j'offre mon étincelle.

5/VI/1901. Wien.





ILLUSION



Je suis ivre et je ne sais
De quelle liqueur ardente.
Ce vin, dont s'enivrait Dante,
Tes regards me l'ont versé.

Mon âme cherche une aurore
Dans la nuit de tes cheveux,
Je te divinise et veux
Que tout mon orgueil t'adore.

Mon âme génie et folle
Pleure aux pieds de son idole.
Je suis ce cœur mécréant
Qui meurt, oh, trop lentement!

17/VI/1901. Graz.





SOUVENIR RÉSSUSCITÉ DE J.

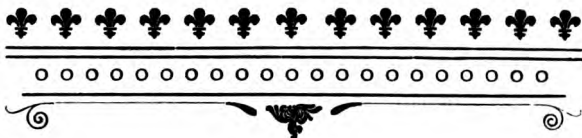


ensible à votre souvenir
Mon cœur aimant frémit encore.
Et sur mes lèvres un soupir
Vers vous s'envole et vous implore.

Oui, mon soupir vers vous s'envole,
Tel un hymne vers l'infini.
Un Froid a brûlé sa corolle,
Mon rêve en le vôtre est terni.

18/VI/1901. Feldbach-Gleichenberg.





CERCUEIL BERCÉ

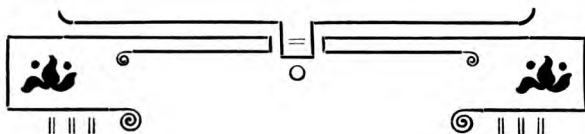


Je promène mon deuil
Par la forêt pensive
Où clair de lune arrive
Comme un vierge cercueil.

Mon âme fait naufrage
Dans son immense amour,
Où le calme et l'orage
Vont régnant tour à tour.

Une brise de feu
Sombre souffle en mon âme;
J'ai recours de la femme
Au regard doux et bleu.

21 / VI / 1901. Wien.



ORIENTAL

A ANDRÉ D'HORMON, AUTEUR DE LA
„BALLADE DU CHRIST AU CALVAIRE“*



J'eus tant d'amour fervent
Et gémis très souvent,

Oh, mais elle, mais elle,
A grands yeux de gazelle

Depuis que prit mon cœur
Mon sang fut ma liqueur :

La mer inexplorée,
Et la lune éplorée,

Semblent mirer ses yeux,
Ses yeux couleur des cieux.

J'agonise et m'enivre
De mourir et de vivre.

22/VI/1901. Wien.

* Les *Semilles*, No. 2, p. 88.



FANTAISIE

A ALFRED GAUCHE



Mon cœur est fait de feu, mon cerveau de soleil,
L'Univers se résume en mon être éphémère:
J'ai des chants roucoullants et des larmes amères,
D'épouvantables nuits et l'horizon vermeil.

Mon esprit est peuplé d'astres d'azur et noirs
Dont les ivres coups d'œil me donnent le vertige;
Leur mystique discours sur ma tête voltige.
Je vais des joies de l'aube aux tristesses des soirs.

Les espoirs en mon sein naissent et disparaissent,
Aux rivages des mers parails à ces flambeaux,
Qui meurent pour renaître et pour mourir renaissent,
Je deviens tour à tour une mère, un tombeau.

23/VI/1901. Wien.





A L'ÂME DE SALUSTE

O MUSE



De mon rêve robuste
Fais surgir cette Tour
Protectrice du *Jour*
Devant ce monde fruste.

De nos jours ô Saluste,
Je jure mon amour,
Que l'Injuste est auguste
Et brillant tour à tour.

Ne dors pas ce sommeil
Dont l'horrible réveil
Confine à l'agonie.

De mes cris étouffés
Je m'enfièvre et je fais
L'infernale harmonie.

24/VI/1901.



VICISSITUDE

AU POÈTE JAROSLAV VRCHLICKY

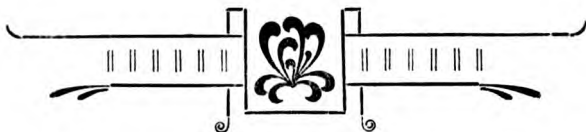


omme un vieil aigle déplumé
Qui se traîne sur une roche,
Pense au tire-d'aile pamé,
A l'abîme dont il approche,

Mon esprit épuisé, perclus,
Rêve amèrement à la *Cime*
Claire qu'il ne reverra plus,
Et La pleure en son chant intime.

25/VI/1901. Wien.





SONNET À LA FIANCÉE RÊVÉE



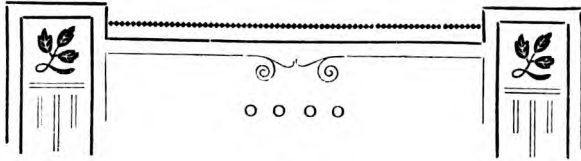
U me viendras, je le présume,
Comme un printemps à l'hiver,
Avec l'œil doux et fier
Où l'aurore se résume.

Je suis comme cette mer
Qui s'agite et se consume
Pour étouffer un enfer
De Misère et d'amertume.

O ma belle ta douceur,
Cette inséparable sœur
De ton charme intelligent

M'apportera l'Harmonie,
Le Sublime, le Génie
Et le Labeur indulgent.

26/VI/1901. Wien.



LES REGARDS DE MON RÊVE

A GUSTAVE KAHN

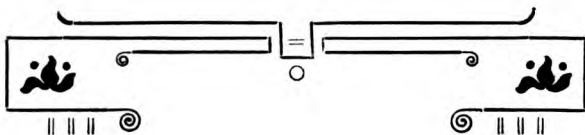


a joie ivre de l'Infini
Et d'Amor les tristesses folles
De tes yeux émanent, s'envolent
Vers l'Idéal indéfini.

Dans ton regard tant doux qu'amer
Je perçois une amour ardente,
Du soleil l'âme fécondante,
Le cœur palpitant de la mer.

27/VI/1901. Wien.





DE GALOIX

*„Misère de l'homme qui regrette
ce qu'il maudirait bientôt quand il le
retrouverait. Je ne puis même jouir de
ma douleur, l'esprit d'analyse est toujours
là qui désenchante tout.“*

Ymbert Galoix.



mi! n'ouvrons pas ce livre:
C'est un fleuve de sanglots;
Un cœur plein de javelots
S'y meurt et désire vivre.

Le Poète y chante et pleure
Son amour et ses adieux,
Et se ressouvient de l'heure
D'un soir qui fut radieux.

Il ne peut jamais jouir
De *l'âpre idéal* qu'il chante,
Car ce que vient éblouir
L'œil d'autrui, le désenchante.

10/ VII/1901. Wien.



AU XIX^{ÈME} SIÈCLE



n autre monde, le néant absolu s'est formé du limon
de tes chagrins que tes torrents ont déposé dans
leurs lits.

Tes poètes chantent le désespoir éternel.

Malédiction! ô siècle, à tes mélodies brûlantes.

10 / V / 1899. Paris.





ENCORE A MOI-MÊME



e parle plus des fleurs, des chants,
De beaux yeux, d'un séduisant sourire;
Puisse tes concepts bons ou méchants
D'un *soleil* et bois-les sans écrire.

Pourquoi devoir étaler au monde:
Ton cœur, que ronge tant de remords,
Ta vie infortunée, inféconde,
Cet horizon plein de soleils morts.

1/VIII/1901.





POÈTE-OCÉAN

A MAHMOUD EKREM BEY



L'insondable océan, roule, roule ses flots
Vers les abruptes grèves;
Le poète, à son tour, fait voler ses sanglots
Dans l'horizon des rêves:

L'océan en son sein porte des morts livides
Et de joyeux vivants;
Le Poète en ses yeux a des larmes limpides
Qui reflètent souvent

De défunes amours ou, d'un espoir naissant,
Une nouvelle aurore;
Il a courroux sublime et regard caressant
Qu'on craint et qu'on adore.

L'océan gronde et bout sous la foudre en démente,
Fléau des floraisons;
Le Poète s'émeut par le cri de souffrance
Des générations . . .

Tu brises, Océan! contre d'immenses roches,
Ni vaincu ni vainqueur;
Le Poète, indigné, lui, frappe ses reproches
Contre son propre cœur.

8/VIII/1901. Wien.





BONHEUR IMMOLÉ

„Au nom de ton amour ais donc pitié du mien.“

P. B. Roinard.



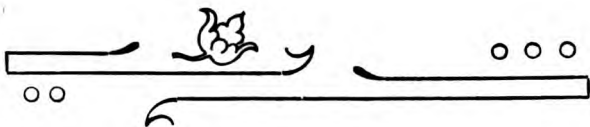
Tu me fis perdre: amour, patrie,
Tout ce qui m'était cher et beau.
Sans savoir pourquoi, je te prie
Comme l'on prierait un tombeau.

Par mes douloureux chants, hélas!
Ton âme heureuse est endormie;
Et mon amour, tu l'immolas
En une adorable ennemie.

Au bord de ce lugubre fleuve
De flamme, où mon âme s'abreuve,
Surchargé de sève de pleur,
Je suis comme un saule pleureur.

Ce qui sanglote en ton épée
C'est ma sanglante épopée.

20/VIII/1901. Danube.



DERNIÈRE VOLONTÉ



orsque j'aurai quitté le monde,
Amis! venez brûler mon corps;
La tombe au Poète ne doit
Etre que du feu; le linceul
Digne de lui, n'est que la flamme;
La flamme est la sœur de son âme;
Et sur cet abattoir immonde,
Nature, Poète est le seul
Etre qui saigne plus et croit
Moins; Et ce fut mon triste sort.
Oui, brûlez-moi: corps, âme, cœur;
Et qu'Elle marche sur ma cendre,
Qu'Elle marche d'un ton moqueur,
Qu'Elle marche impassible et tendre.
Cela sera le dernier chant,
Le dernier vœu de ma lyre,
Sa dernière extase en délire
Et son adieu le plus touchant!

1/IX/1901. Wien.



CHANT MACABRE

A ROBERT DE MONTESQUIOU



Je sens une main qui répand
Sur ma tombe, des fleurs, des roses;
Je vois ces aurores moroses;
Je les prévois, je les pressens.

Belle fille, ne pleure pas :
Tes larmes vont brûlant ma cendre
Mes yeux derrière le trépas
Te revoient et je crois t'entendre.

Je ressens une main tremblante
Se poser sur mon cœur dolent,
Verser des frissons violents;
Une main douce, étincelante.

Une main de lumière faite,
Je la sens arracher mon cœur,
Mon cœur s'envoler vers un faite
Où gisent les regards vainqueurs.

Je sens une adorable main
Qui touche mon cœur comme un sabre,
Elle entonne un chant surhumain:
C'est une musique macabre!

21/IX/1901. Wien.





A LEO TOLSTOY



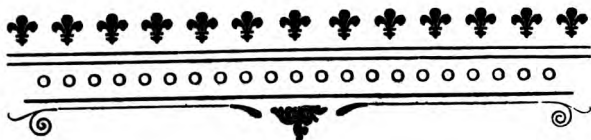
on langage est celui des peuples affligés
Sous un ciel radieux d'une horreur ineffable;
Tes éclairs féconds, vers les nuits dirigés,
Font reculer Zeus, ô génie inébranlable.

Les Mars, enfin, ont vu, dans leur hideur figés,
Prométhée au pouvoir, Lumière invulnérable;
A ton nom gigantesque ont été érigés
D'éternels monuments d'un amour implacable!

Le ciel ne retentit de mesquines prières,
Ni la Paix ne fleurit sous l'ombre des rapières;
Une aurore imprévue émerveille les yeux.

Tu courbes, ô héros, ton âme universelle
Se dresse en tour d'éclair en lumière ruisselle;
Tolstoy, Homme-Soleil, Aube des lointains cieus!

5/X/1901. Wien.



DEUIL IMMORTEL

A ERNEST RAYNAUD

*„Ich weiss nicht, was soll es bedeuten,
Dass ich so traurig bin ;
Ein Märchen aus uralten Zeiten,
Das kommt mir nicht aus dem Sinn.“*

Heine: Loreley.

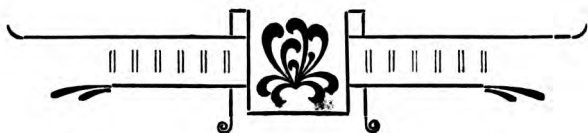


souvenir que me veux-tu?
Pourquoi venir fouiller ma plaie?
D'un éternel remords vêtu,
Va, va dormir dans ta saulaie!

O souvenir, de ta main mièvre
S'épanche un funéraire soir,
Et, dans une érotique fièvre,
Je viens mordre mon désespoir.

O souvenir, devant mes yeux,
Pleure ton ombre, pansierose ;
Je t'écoute, silencieux,
Comme une tombe à jamais close!

18/X/1901. Wien.



CHARLES BAUDELAIRE



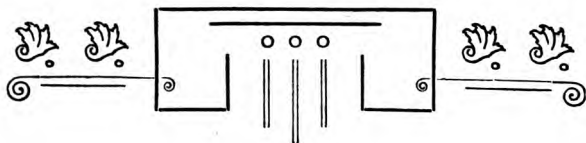
on climat abonde en amers fruits de mystères ;
Dans ta funeste Nuit une Aurore s'accroît ;
Le Génie aux yeux beaux, tu l'adores, l'atterres.
Poète satanique et divin à la fois !

Tu te soûles d'horreur et ta Muse ne boit
Que le sang bouillonnant de tes verves austères ;
Te condamne, ton Dieu, inclement et sournois,
A te coucher parmi les ogres, les panthères.

Ton univers à toi, t'affole et te torture
Et par ses laideurs et par sa désinvolture :
Ton âme est le berceau d'un malheur inconnu.

Ce parfum enivrant et fou des *Fleurs du Mal*
Est le zéphire d'un paradis infernal ;
O Damné adorable, ô terrible Ingénu !

1/XI/1901. Wien.



ABDULHAK HAMID BEY

A E. G. W. GIBB, Esq.



ne éclipse fleurit dans les yeux de sa Muse:
Un Deuil blanc en son sein dompte mal ses sanglots;
Après une Ombre, ému, court, trébuche et s'accuse:
Récite son Amour aux flores, aux bouleaux.

Cette Ombre douce et chère indique le chemin
Où gisent les cœurs fous des amours pantelantes;
Il devient demi-dieu: sa lyre étincelante
Improvise un air grave, exquis et surhumain.

Son âme se nourrit des douleurs éternelles;
Une immense espérance embrase ses prunelles,
Fait revivre en son cœur un monde anéanti.

L'Iran à mille éclats, les Indes pittoresques,
L'Arabie en feu, les *Alpes* chevaleresques,
Tout, vit et vibre en lui et se sent ressenti.

2/XI/1901. Wien.



LORD BYRON



n ciel d'anathème où l'horizon est perdu;
Sur l'abîme de rêve une effrayante aurore;
Tout un monde d'émoi solitaire, éperdu;
Un air d'Eldorado qui nous berce et dévore.

Une tendre colère entoure sa figure;
C'est l'exilé divin, c'est un dieu relégué
Dont le calame inscrit indifférent et gai
Sur les nuits d'enfer son supplice et sa torture.

Ses inspirations sur sa superbe tête,
Eclate, foudroyant, en une âpre tempête.
Il marque intensement les verbes de son sceau.

Son âme est un volcan qui vomit des éclairs;
Il a des rythmes doux, formidables et clairs,
Où frémit le cœur du *cercueil* et du *berceau*.

7/XI/1901. Wien.



DE MON „IDÉAL“

A DRESSE L. M.



omme un doux crépuscule, elle est
Mélancoliquement jolie,
Me touche comme un chant ailé;
Elle est l'esprit de ma Folie.

Je viens, dans l'éclair de ses yeux,
Puiser ma lumière sereine;
Son génie est l'air de mes cieux,
Et son amour ma souveraine.

10/XI/1901. Wien.





LA VIERGE MÉLANCOLIE

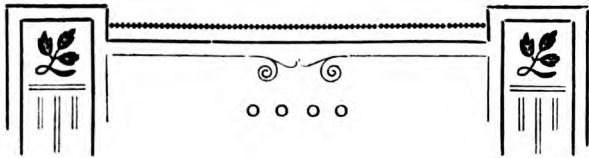


a chambre a le silence plaintif
Que les tombes des amants dégagent;
Mon rêve impie et libre-captif
Se heurte contre les dieux des âges.

Je suis heureux d'un bonheur maudit,
D'un bonheur irascible et barbare:
Je poursuis un idéal bizarre,
Incompris, innommé, inédit.

Comme les fables des temps anciens
Mes douleurs sont très peu vraisemblables;
Mais, hélas! les *grâces* implacables
Rongent mon cœur de stoïcien.

11 / XI / 1901. Wien.



SOUVENIR POIGNANT

A HENRI DE RÉGNIER



n chimérique deuil d'une façon réelle,
Vient désoler mon âme et déchire mon cœur;
Je suis l'infortuné qu'un probable malheur
Corrode, énerve comme une plaie éternelle.

Je couche mon espoir dans le lit d'agonie;
Je contemple ma vie, au bord d'un gouffre amer,
Se jeter bondissant et pleurant dans la mer
De rêve dévasté et de mort infinie!

O souvenirs lointains, tombeau de ma jeunesse,
Berceau de mes amours, mère de ma détresse!
Plus d'amour, plus d'espoir; maintenant plein d'effroi
Tout mon être n'est plus qu'un énorme „pourquoi!“

Source mélancolique, ô souvenir vivant!
Je te sens dans mon sein comme un Khandjer mouvant!

Dimanche, 17 novembre 1901. Wien.



DE LA MUSE DÉBRAILLÉE

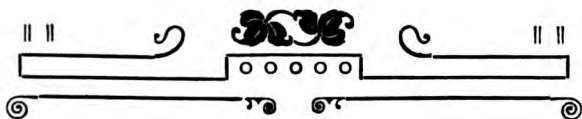


ègne et verse mon sang!
Ma belle pâle et rose,
O Muse pensierose!
Tu es mon Tout-Puissant.

Ce vin dont tu t'enivres,
Ce nectar sans pareil,
Est le sang d'un Soleil
Qui meurt pour faire vivre.

De ton clin d'œil magique
Ruisselle mon esprit;
Sur ta bouche fleurit
Un sourire tragique.

19/11/1901. Wien.



AUORE

A L'AMI DR. SUKOUTY BEY



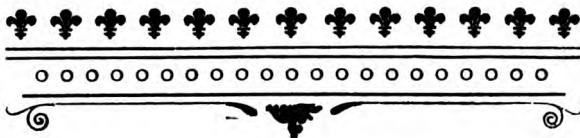
L'aurore s'ouvre à l'horizon
Comme une bouche blasphémante;
Dans les âmes elle alimente
La haine d'irrégion.

L'aurore éprouve, en son lit d'or,
Par où la mort du jour s'endort,
Un inexprimable supplice,
De la vie étant la complice.

Parmi les ronces et les fleurs
Elle sourit, elle se meurt.
Ainsi qu'une belle éplorée,
Elle a la tristesse adorée.

Ayant l'enfer et la douceur,
L'aurore semble être ma sœur.

26/XI/1901. Wien.



ÉLÉGIE

SUKOUTY, INFORTUNÉ AMI ! *



Un mot, un sombre mot bouche ma gorge comme
S'il voulait m'étouffer pendant l'éternité;
Un mot sépulcral, un mot sinistre me somme
De stranguler ma joie et ma sérénité.

O déchirant adieu d'un départ sans retour!
Je sens sur mon front tes glaciales haleines;
Ma désolation, je la promène autour
D'un fléau trop réel brûlant mes larmes vaines.

Habillant mes regrets de soie, de mousseline,
Je viendrai te coucher en mon cœur, ton cercueil;
San Remo dormira sous le ciel de mon deuil:
Je porterai l'Europe à l'Asie orpheline.

* Dr. Ishak Sukouty bey, Médecin de l'Ambassade Impériale Ottomane à Rome, décédé le 9 Février 1902 à San Remo, à l'âge de 34 ans.

Notre printemps fut une orageuse saison,
Nous offrirent, hélas, les rosiers leurs épines,
Nous moissonnâmes des sanglots de floraison.
Les hiboux vinrent chanter sur nos balsamines.

La truculente mort, sans aurore et sans flamme,
Me jette son écharpe imprégnée de douleur ;
Son regard me ravit et règne sur mon âme
Un grandiose deuil que j'aime avec horreur !

A l'aube j'entrevois les tristesses des soirs,
Je vis larmes aux yeux et la tête inclinée.
Tel est mon triste sort, telle est ma destinée :
Survivre à mes amis, survivre à mes espoirs.

Sur mon horizon qu'un esprit morne alimente
Un tourment païen et muet est répandu.
En l'âme de mes vers la Pitié se lamente,
Mes rimes ont le cœur d'un sanglot suspendu.

Mon rêve désormais implorera les nuits
De parsemer sur toi les fleurs de ma souffrance.
Tous s'en iront, c'est bien, et cessera tout bruit,
Nous nous rejoindrons dans l'oubli et le silence.

7/III/1902. Wien.



PRINTEMPS DE TROP TARD



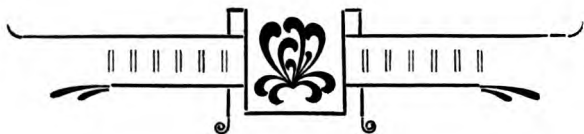
u dehors la nuit se fait, il neige;
Du silence le regard gelé
Aux fièvres de mon cœur est mêlé.
Il neige sur mon aurore vierge.

Il neige, hélas, sur mes fleurs fanées,
Fleurs soignées de par ma main d'enfant,
Durant des mois, durant des années.
Il neige, c'est le deuil triomphant!

Il neige sur les futures tombes;
Ah, il neige sur les vieux berceaux,
Humbles reposoirs des lionceaux,
Sur lesquels voltigeaient les *colombes*.

Il neige, ô mes modestes vigiles,
Sur mes vieux saints et sur mes espoirs,
Doux espoirs pâlistants et fragiles;
Adieu, mon beau *printemps de trop tard!*

16/III/1902. Wien.



AVE EN DÉLIRE

A. A. MOCKEL



Je crée et j'exaspère ma fièvre,
«Je suis la victime et le bourreau» ;
En mon cœur vibre une douleur mièvre,
Tel un cimeterre en son fourreau.

Soûl du sang de ma douce gazelle,
Ivre d'un prestige démoli,
Destin, tu veux couronner mon zèle
D'immarcessibles fleurs de l'oubi.

Mon rêve est bercé des cantilènes
De folles vierges qui font pleurer
L'âpre silence des feus regrets
Et les tombes d'amour de nuit pleines.

Souffrance, ô ma mère et mon enfant,
Tu viens me nourrir de l'ambroisie
Servie au titan, seul triomphant
De la *nuit* et de sa frénésie!

19/III/1902. Wien.



FÉRUE

A EMILE VERHAEREN



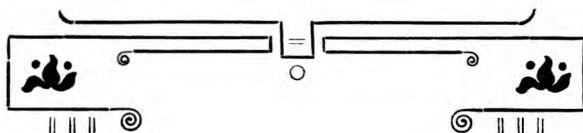
ette ombre, oh, que ne la touche personne !
Son cœur saigne à flots, son âme est frappée
Cent fois, par une incandescence épée ;
Elle s'éboule exsangue, elle frissonne.

Sur les restes de cette ombre chérie
Vont pleuvoir les larmes de mes regrets.
O tombe de libellules fleurie,
Berce très doucement ces deuils secrets.

Les ramiers chantent la vie ; et les arbres
Se meurent muets ; ma *dévotion*
Folle cherche la consolation
Et pitié dans les entrailles des marbres !

Un baiser glacé tombe sur mes yeux,
Et j'entends grommeler la nuit féline ;
Ombre chère, ombre douce, ombre orpheline,
Va : j'ai pleuré le sang de tes adieux !

23/III/1902. Wien.



SANCTUAIRE DE NOTRE-DAME DE SOUPIRS



ne bonne souffrance fleurit
Sur le front de ma nuit qui se pâme
Aux rencontres des rêves meurtris
Portant un vieux deuil pour oriflamme!

Une bonne, une sobre souffrance
Mange de mon cœur, boit de mon sang,
Se meurt et me tue en caressant
L'agonie et la vaine espérance.

Par leurs embrassades, les Chimères
M'ensevelissent dans mes habits,
Habits moirés de larmes amères
De perles, de saphirs, de rubis!

Oh, les lèvres de ma patience
Sont mordues et saignent, blasphémant
Le Songe doux, la rude Science,
L'amour candide et le cœur aimant.

28/III/1902. Wien.



PENDELOQUE DE CHRYSOCALE

A L'AUTEUR DE „LA PRINCESSE MALEINE“



'écho nébuleux des *contralti*

Ne se posent plus sur ma mémoire;
Mon rêve, après une folle gloire,
Comme un juron béat, est parti!

Les chimères aux mains empêtrées
Tombent évanouies à mes pieds,
Comme des Harpies mortes, et créent
En mourant des émois reniés.

A mon superbe et lugubre gîte
Offrent leurs fleurs d'horreur, les tombeaux;
En mon *repos* que Morphée agite
Volettent de sinistres corbeaux.


Je m'en lave, amour, les mains; je pars,
Voyageur grave au front basané,
Je meurs dans mes souvenirs épars
Pour plaire à l'espoir qui n'est pas né.

30/III/1902. Wien.



ROSE VIRIDE

A L'AUTEUR DE „SYMBOLISTES ET DÉCADENTS“

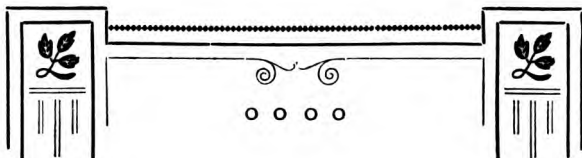
'applique mon oreille
Sur la tombe où sommeille
Ma pauvre illusion;
Vision!

La chimère batarde
M'offusque, me retarde;
Je lutte et je la vains;
Plaisirs vains!

Phœbus berce mes Nuits
De ses larges ennuis;
Je vide un verre triste
D'améthyste.

Te sourit, ô ma Rose,
Plus d'une apothéose
Aux lèvres de carmin
De Demain.

1/IV/1902. Wien.



SERMON EN SILENCE



otre vaisseau douteux erre sans gouvernail

Et sans boussole.

Sommes-nous vivants; sommes-nous l'épouvantail

D'une mer folle?

Quel abîme, quel gouffre est amoureux de nous?

Quelle agonie

Infâme et ténébreuse est notre rendez-vous

Qui se renie?

Les pauvres amoureux expieront leurs amours,

Leurs charmants crimes,

Leur forfait de vouloir aimer, s'aimer toujours,

Tels Vers et Rimes.

Désespère-toi, crois pauvre âme, pauvre espoir;

Ce triste Soir,

Les *absolutions* vont pleuvoir, en bruine,

Sur la Ruine!

7/IV/1902. Wien.



HILARITÉ DE TOURTERELLE



Que m'importent les roses d'or
Sans innocence et sans arôme!
Tout parfum, j'aime mieux encor
Mon doux *laurier-rose de Rome*.

Ma Muse se pare et se peigne
Parmi ses rêves ciselés;
En son regard je trouve les
Douceurs d'un coup d'aile qui saigne.

Oh, mon cœur vient d'être baisé
Par une abeille d'émeraude
Qui raille de l'espace et rôde
Dans le *calme* qu'elle a lésé.

Mon soleil au divin rayon,
Est vêtu de lunes moirées,
Et les Nuits meurent effarées
Aux yeux de son illusion.

12-13/IV/1902. Linz.



UNE FLEUR ÉTOILÉE DE NERIETTE

A L'INTELLIGENCE QUE JE RÉVAI ET NOMMAI

*Wie sehr ich dein, soll ich dir sagen?
Ich weiss es nicht, und will nicht fragen;
Mein Herz behalte seine Kunde,
Wie tief es dein im Grunde.*

Lenau.



n frisson trop doux, et trop profond
Pour être dit, rayonne et s'étale
Sur l'amer infini, sur mon front,
De même qu'une aube orientale.

Enfant, tu me sembles un poème,
Où la Sagesse chante le Beau
Porteur d'espérance et de flambeau;
Oh, je te crains autant que je t'aime.

Mes yeux, qui se souviennent des pleurs,
Voient le sourire en le nom d'Hélène;
Tombent ivres à tes pieds mes fleurs:
Jonquille, jacinthe et marjolaine.

Les doux parfums de dix huit printemps
S'émerveillent en tes lèvres roses;
La grâce de ton âme s'étend
Sur mes trente deux hivers moroses.

Enfant, pour tes yeux, lumière noire,
Je donnerai toutes les couleurs,
Le vif Eclat, la sereine Gloire,
Mon cœur, et ses plus chères douleurs.

Ma main, tout en fièvre, attend ta main,
Et t'offre un *xéranthème* ébloui;
C'est la *véronique* d'aujourd'hui,
La *tubéreuse* du lendemain.

Où conduit cette belle avenue?
Je tremble d'allégresse et de peur.
Loin d'être un rêve, un rêve trompeur,
Serais-tu mon Idole inconnue! . . .

2/V/1902. Wien.





LE SOUCI ÉPLORÉ



L'heure est sombre, elle pleure en nous ;
Nos saluts, nos adieux se mêlent ;
L'Illusion tombe à genoux,
Jette son cœur et ses mamelles.

Les mamelles qui m'ont nourri
Saignent, arrachées, et je pleure
Le cœur chaud à demi pourri ;
La jeune mort chante dans l'heure !

Doux Chérubin, chère petite,
Garde ton parfum virginal ;
Méfie-moi : je te semble vénal ;
Pur amour, ma peur est maudite.

Vois décliner l'astre du soir,
Viens mon seul et dernier espoir,
Maudissons tous les deux ensemble
L'amour qui réfléchit et tremble.

14/V/1902.



LE MYRTHE DE MON POURPRIS

A B. S.

*„Son sang pur et éloquent
Parlait à ses joues si distinctement
Qu'on eût presque dit qu'il pensait.“*

Amour — Emerson



Je lis tes rêveries sur ta joue
Qui, tour à tour, rosit et pâlit;
Une *primevère* qui s'avoue
Pare mes songes ensevelis.

Ton image en mes yeux pleure,
Tel un sourire vierge qui meurt;
Je l'aime et j'adore tes douceurs;
J'ai l'*aube* quand ton regard m'effleure.

Ta candeur qui rêve et ta bonté,
Où s'ouvrent les fleurs improvisées,
Egalent la féerique beauté
Et ses auréoles irisées.

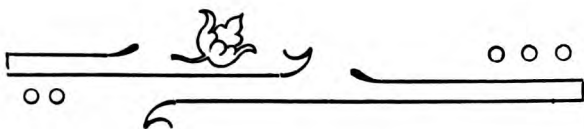
J'en ai le tressaillement, je sens
Que ton âme tremble sur mon âme,
Comme en l'azur un épithalame,
Chanté par un luth adolescent.

Mon tendre amour se tait et s'ignore
Sur un lit jonché de fleurs d'oubli;
Je guette ton ombre, au bois sonore
Où murmure une voix : *vae solé!*

Qu'on brûle ces tristes *nénuphars!*
Oui, que cet esprit vagabond meure,
Et surgisse une exquise demeure,
Sur la ruine de mes espoirs.

22/V/1902.





SECONDE MÉLODIE

DE „KAHRIYAT“*



Depuis longtemps je suis captif entre les griffes de l'intelligence. Nul, ni des cieux ni de la terre, ne parvient à me délivrer.

Je suis, il est vrai, depuis longtemps dominé par l'empire de mes pensées, mais mon âme ne sent aucune peine de remords de s'y laisser entraîner.

Mes yeux sont ouverts au milieu de l'horreur d'une nuit pestilente dont émanent des vapeurs funèbres; mais par la pensée je contemple une aurore double, saine et la plus splendide.

La douce et entraînant mélo die d'une résolution, d'une ferme conviction vient célébrer, soir et matin, une apothéose solennelle au pied de l'autel de mon Etre.

Je n'ai élevé ma cidatelle qu'avec les éclairs de l'aurorale liberté, ma bien aimée éternellement jeune et vierge.

Que l'obscurantiste tremble d'entendre résonner mes rimes aux rythmes de tonnerre.

Mon âme philanthrope est pleine de force, de hardiesse et de rêves hautains; qu'importe, si des milliers de vautours de désastre planent, en poussant de féroces cris, au dessus de ma tête.

1894. Constantinople.

* Titre d'un recueil de vers turc de l'auteur.



LE TUF DU CHAMP DE RÊVE

Le beau est horrible, l'horrible est beau.

Macbeth — Shakespeare



Devant les yeux d'aigue-marine,
Qui semblent vouloir me tuer,
Un cri de passion muet
Vient se pâmer dans ma poitrine.

Les *suradorables* sourires,
Où l'on cueille vertige et mort,
Ont la splendeur des dagues d'or,
Qui rêvent aux cœurs qui soupirent.

Une romance sur la tombe,
Tait la douleur du Souvenir.
Pareil à la tête qui tombe,
Je vois rouler l'âpre Avenir.

Tu m'enivres et tu me mords,
Comme l'amour et le remords;
Viens guérir la joie lourde et lente,
Horreur, ô ma belle tremblante!

2/VI/1902. Wien.



L'HOMME QUE J'AI ENTREVU DANS LE MIROIR

A L'AMI M. KABAT



son silence est comme celui du tombeau; tout son être rappelle la justice bafouée.

Sa tête est l'embouchure du fleuve de la souffrance. Pour nous autres, ces souffrances sont sans nom.

Un espoir sublime s'éteint dans ses yeux. Il est au seuil de la mort, mais il ne se lamente point.

Il est hanté de lugubres visions et de tristes pensées; il est écrasé, dans tout son être, par ses émotions; malgré sa jeunesse, il a des allures dignes d'un homme mûr.

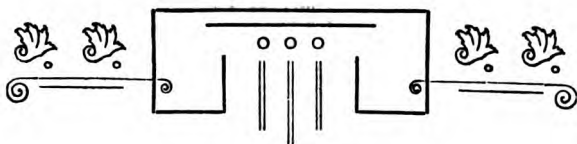
C'est un siècle prospère et ruiné.

Les pleurs d'orphelin de la foule infortunée lui font aujourd'hui de sa chambre *surveillée* une grave demeure.

Oh! Que sa physionomie exprime doucement l'attrait de la tombe!

Les épreuves ont rudement abattu cette créature trop probe.

1 / XI / 1894. Constantinople.



LA PAILLETTE DU GOUFFRE



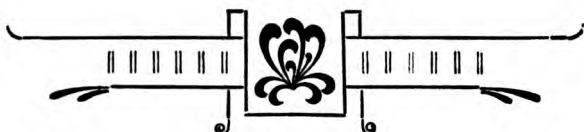
onnais-tu le départ en la nuit pluvieuse,
Où nulle main d'ami n'agite le foulard,
Le sombre train t'emporte ainsi qu'un corbillard,
S'envole expirant son haleine furieuse.

Nulle main n'a cueilli les perles de ma peine,
En de froids ennuis mes rêves sont congelés
Et la lune blafarde en la nue avait les
Regards compatissants qu'on devinait à peine.

Nul cœur n'a palpité sur ma détresse rare,
J'ai passé pour heureux, ô bonheur infamant,
Ta caresse a meurtri mon sein, ô dure gloire:
Sous les baumes d'*ave* saigne mon cœur d'amant.

Mes chemins souvenus abondent de bruyères
Qu'irrorent de leur sang les orphelins nu-pieds;
Tu fais sourdre en mes yeux les larmes de mes frères,
O douleur titillante, ô divine Pitié!

26-27/VI/1902. Enns.



KEEPSAKE D'UN REGRET SUBSÉQUENT

AU POÈTE DE „SONATINES D'AUTOMNE“



Le bois aux noirs halliers, les parterres de roses
Exhalent aujourd'hui les parfums d'autrefois,
Inconsolable cœur, un crépuscule froid
Mêle les pleurs taris aux poussières des gnosés.

Cet if mélancolique et cette bonne airelle,
Cet adulte mûrier, et ce pin déjà vieux,
De leurs ombrages pers avaient dressé pour Elle
Un divan de caresse, un lit harmonieux.

Sur le talus fleuri de l'opulent passé
Ma mémoire, ainsi qu'une ineffable hulotte,
Dans les tortures de ses souvenirs, sanglote,
Ses plaintes volent vers les astres trépassés.

Le printemps d'aujourd'hui semble à ceux de jadis :
Il a d'exquises fleurs, des chants et des colombes ;
Mais je n'ai plus un ange en tout ce paradis,
Et mes roses, hélas, s'effeuillent sur les tombes.

5/VII/1902. Wien.



A SHAKESPEARE*

I.



es océans orageux, larmes de l'Éternité, rappellent l'agitation de tes regrets.

Les étoiles les plus brillantes qui sont les éclaireurs de la nature, rappellent les plus pâles reflets de ta pensée.

II.

Le déluge de l'émotion et du calme est dominé par ta muse. Tout un monde de douleur et de tragédie n'est qu'un jeu de ton intention.

III.

Chacune de tes œuvres sublimes est un ciel peuplé de soleils et de crépuscules. Chaque phase de ton doute et de ta tristesse est une sombre époque de grandeur.

* Écrit en Ode et en vers turc. J'en donne ici une traduction littérale, ainsi que celles des six autres poèmes également écrits en vers turc, à l'instigation d'un ami fort estimé.

IV.

Le firmament silencieux qui nourrit et prépare les foudres, offre l'image de ton indignation.

Les âmes, l'espérance, la désespérance, le ciel, la terre, tout est foulé aux pieds du coursier fougueux et indompté de ton imagination.

V.

Le génie terrible et doux qui veille dans ton cerveau foudroie le calme de l'esprit. Les interrogations que tu poses aux ténèbres sont, d'échos en échos, en mille questions, répétées.

VI.

Le langage de la morne éternité redit pour toi les mélodies élégiques. Les aubes et les nuages sont, à mes yeux, saturés des pleurs de ton deuil.

VII.

Chacune de tes idées reflète des milliers de sanglots d'une vie sinistre.

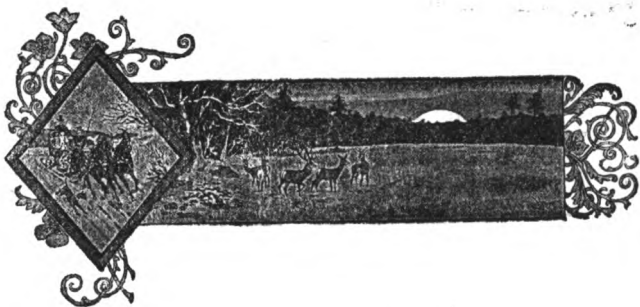
Les montagnes, les rochers, les océans et les astres ne peuvent supporter le fardeau de tes chagrins.

VIII.

L'impassibilité de l'inconsciente nature sanglote devant les scènes de ta compassion.

Chacun de ces tableaux est un cimetière vibrant de chants et fleuri de jasmins.

Août 1893. Constantinople.



LES FRESQUES

AU POÈTE DE „DAPHNÉ“



a Toussaint sans espoir, porte, au front,
De bons violiers qui s'effilochent...
Elle a l'air ébahi. Les griffons
Volent sur les flots chauds qui ricochent.

Elle se meurt, notre ancienne paix,
Sa gorge déprise singultue,
Coule son vermeil sanglot épais,
Vers le pied qui la foule et la tue.

Dois-je m'en aller sans me douloir,
Intercepter cette voix berceuse
Que scandent le Rythme et le Devoir
Persiflant une mort paresseuse?

* * *

O bon temps! ta palôte main
Semble à celle d'un aruspice;
Tu veux que le Rêve s'assoupisse
Sans souvenirs, sans lendemain.

* * *

La sveltesse de ma vierge solitude
Fait délirer d'amour les anges pénitents;
Pour elle vint tomber notre mansuétude,
Et s'arracha le cœur encore palpitant!

16/VII/1902. Marbach.





L'EURYTHMIE PLEURÉE

AU POÈTE DE „LA MAISON DE L'ENFANCE“



Lorsque ton amour est mort,
Les musiques se sont tues ;
Mes songes, tels les oiseaux
Blessés, gisaient sur les eaux.

Chagrin fou ! pour t'apaiser,
J'ai mis mon dernier baiser
Sur son front tout pâle comme
Le sourire d'un fantôme.

En les joies, dans les trésors,
J'ai le deuil et la disette,
Depuis des ans dure cette
Heure où ton amour est mort.

Espoir à mille couleurs,
Désir d'aimer, rêve en fleurs,
Tout est dissous dans mes pleurs
Lorsque ton amour est mort.

Si les ravissants décors
N'émeuvent plus mon envie
Et si la mort vaut la vie
C'est que ton amour est mort.

17/VII/1902. Marbach.





FOLIE

DE „KAHRIYAT“



Quelles sont ces vérités laides et navrantes ! Devant mes yeux, mes pensées se soulèvent, ma tête devient le champ clos de la folie. La folie, ébranlement de l'univers conscient, est dans mon cerveau le cri d'alarme d'une vie de l'intelligence.

Ma folie déplore l'état des sages. La ruine de ma folie se rit de cette prospérité.

Ma folie est le feu des hautes aspirations allumé dans mon cerveau. La folie est dans mon âme un génie sublime désenchanté. Le guide de ma folie est la lumière des grands desseins ; l'accomplissement d'une décision grandiose attend ma folie.

O gypaète de la folie! du battement de tes ailes, détruis mon cerveau, ce nid d'énormes pensées et fais en une ruine.

Dans mon cœur couve un feu infernal qui fait de ma tête un trône de suprême supplice.

J'en conviendrais si ce feu-là avait consumé un monde intellectuel tout entier.

Ce feu dans l'univers de mon âme projette des foudres glaciales.

O rayon du Soleil* qui m'apparais de bien loin tu n'est ni invisible à moi ni visible à mes frères.

Des milliers de foudres se rebellent dans mon âme. Sur le rosier de ma résignation ont poussé des épines d'espoir.

L'ouragan de la Mort est mon appui; les précipices sans fond sont mon refuge. On a dit: que ce poète traverse la vie, larmes de compassion et de colère aux yeux!

D'un ciel sombre et menaçant cette voix m'est parvenue à l'oreille.

Mes bras sont brisés, et mes épaules sont meurtries.

Quel mortel a porté ce fardeau aussi péniblement que moi?

Je dois me concilier avec le morne et pérennel silence et me fondre dans les sables glacés.

* Le soleil de la délivrance finale de l'humanité.

Hasarderai-je encore longtemps à faire ce cours vertigineux à travers le douloureux infini et poursuivre un soleil ivre et nonchalant, telle une planète dont les habitants seraient tous enterrés et qu'elle ne serait, en effet, qu'un énorme cimetière noctambule ?

Quel Dieu tout-puissant pourrait réduire au silence cette ombre terrible et ravissante qui me crie, sans répit, avec une expression inarticulée, avec un geste affolant : Venge-moi ! venge ton futur martyr ! venge ton sang innocent que l'avenir boira, comme un désert brûlé absorberait les rares pluies d'avril !

O chère ombre, mon cerveau écrasé sous d'ineffables pensées ne produira pas assez d'éclairs pour échauffer un peu tes lèvres glacées de haines et pitiés.

Non, hélas ! Ce cerveau meurtri ne fera pas jaillir assez de lumière et de printemps pour que la plèbe formidable et balourde se porte à observer tes plaies qui saignent pour elle.

Mes larmes et les tiennes, ombre désolée, se répandront, comme des perles fausses, sans qu'un regard de tendresse et d'amitié daigne les recueillir !

Janvier 1896. Beyrouth.





LA LUMIÈRE GLACÉE

A F. A. CAZALS

Le tremble en guise d'une mère,
Qui verrait son enfant au bord
Ecumant d'un abîme amer,
Et je me tord.

S'en va, mon ange citadin,
Les lèvres mordues de dédain,
Un bouquet de grâces d'Eden
Calme sa main.

Turquoises, nacres, rubicelles
Autour de sa gorge ruissellent;
Elle semble ivre de se voir
Dans le miroir.

Mes rêves en essaims dorés
Dédaignent les routes antiques.
Baisent les jeunes fronts laurés.
J'ai des cantiques

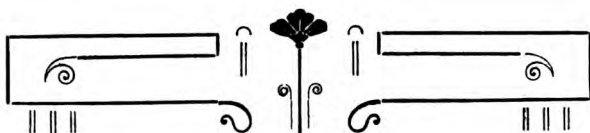
Qui meurent avant d'être dits ;
Les juncs sourieurs sur les tombes
Offrent leurs parfums interdits
A mes colombes.

Ton orfraie, ô gouffre lointain,
D'un coup-d'aile blanc, me propose
D'aller m'enquérir d'un matin
Plus vaste et rose.

Mon front, que ton souvenir nimbe,
Reste un astre amoureux et doux,
Contre lequel en vain regimbe
Zeus en courroux.

20/ VII / 1902. Maria Taferl.





MA PETITE BIOGRAPHIE D'ÂME

DE „KAHRIYAT“



Il fut un temps où de tous côtés je me trouvais entouré de profondes ténèbres; j'ignorais ce que le ciel et la terre signifiaient.

Les douleurs, les chagrins, les joies tout n'était pour moi que des choses descendant du ciel.

Un amour tendre, aussi tendre qu'innocent, fit naître une propension en mon âme. Cette propension me poussa à rechercher la vérité des choses. Ainsi, nombre de mystères me furent-ils dévoilés.

Pendant ce temps, une figure m'apparut dans l'ombre. Des jours et des nuits se sont écoulés sans que nous puissions nous connaître.

Je ne pouvais pas avoir une idée précise de sa nature, ce que je m'en informais, n'était pas exempt de titillants doutes. Durant un certain temps, elle m'est apparue avec une expression de bonheur et d'allégresse.

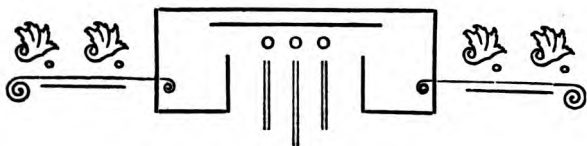
Cet état fut de courte durée. Un beau jour, à l'improviste, elle se présenta inondée de sang et de larmes; en suite cette vision qui avait pris un air encore plus vague, ne montrait plus une harmonie précise et fixe.

Le doute et le soupçon rongeaient mon cœur et épuisaient mon âme. Mes conceptions ne pouvaient se déterminer. Toutes mes pensées se rapportaient à elle comme les flots de l'océan vers la lune. Mes regards la guettaient partout. Enfin je l'ai bien vue depuis que j'ai pris mon humble part de l'épouvante et vaste Vérité: Cet ineffable figure souriait parfois et pleurait souvent.

Quelle était cette apparition qui a fini par devenir mon Rêve permanent et plus réel que la réalité-même? l'Humanité, le conscient jouet de l'inconsciente Nature!

1892. Constantinople.





EGLOGUE DE L'INFINI

A H. HALID EFFENDI M. A.



n ce soir de deuils méconnus,
Une étoile, une morne étoile,
Va, pleurant des rayons émus,
Vers l'Infini.

Oh, ce soir une étoile pâle,
Comme un regret mal défini,
Va, versant ses larmes d'opâle
Sur l'Infini.

Etoile jaune ou bleue ou noire,
Espoir déçu d'une victoire,
Tu frissonnes comme la gloire
De l'Infini.

Cet Infini sent de cadavres:
L'espace est un vaste linceul;
Loin des mers, des champs et des havres,
Etoile, ô mon âme en effroi,
Dans l'Infini,

Tel un héros, dirige-toi,
Ivre d'amour, pleine de foi,
Vers le Rêve *irrêvé*, le seul
Pur Infini.

24 / VII / 1902. Marbach sur le Danube.





ADIEU À LA POÉSIE
DE „LAHDI MAÇOUMIYET“



attrait mélancolique qui inspires mes poésies,
O pensées qui remplissez mon cœur d'enthousiasmes,
O tendance sainte et mortelle qui me ranimes,
O souffrance rude dont la privation m'est un enfer ardent.
O harmonie qui apparais et dans l'horreur et dans la
magnificence,
O mélancolie patente dans le silence de l'aurore,
O enchanteresse et inquiétantes grâce du crépuscule,
O pouvoir éternel de l'amour qui brusques les cœurs,
O Poésie méditante, amoureuse de la solitude,
O Poésie qui dissimules les sanglots,

Poésie, floraison palpitante d'un cœur où la tendresse
s'émerveille,

Poésie, œuvre radieuse de la Nature inspiratrice,

Poésie, vœux suprêmes des cœurs ingénus,

Poésie, réalité qui frappe les yeux de rêve ouverts
sur la Beauté infinie, et qui captive les sentiments
tremblants,

Poésie, illusion gaie et pleureuse,

Poésie, lumières voltigeantes à travers les extases,

Poésie, ténèbres de l'espérance qui rayonnez

Poésie, harmonie charmante des solitudes silencieuses,

Poésie, allégresse tournant autour d'un axe lumineux,

Poésie, tristesse qui dépasse les hauteurs de la région
du bonheur,

Poésie, frénésie sublime du génie,

Poésie, crise impérieuse de pouvoir et d'impuissance,

Vous! c'est vous qui m'avez fait ressentir les aspira-
tions hautaines;

C'est vous qui m'avez rendu la vie, une clarté noire.

Quoique je puisse être oublié dans le passé, une
suprême pitié rappellera mon souvenir.

Des sensations innombrables et variés ont passé tour
à tour dans mon être.

J'ai passé des jours et des nuits abreuvé d'amertumes.

Les astres dans les cieux, les fleurs dans les boulin-
grins me parlaient d'un ton mystérieux.

Les flots agités de la mer qui baisaient les rivages
endormis, provoquaient dans mon âme un bouil-
lonnement d'amour.

Un coup puissant de la „science“ m'inspire aujourd'hui
des sentiments d'*adieu*.

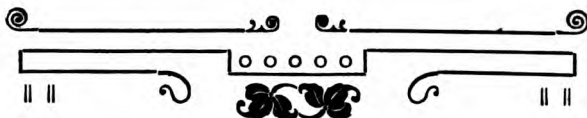
O horizon splendide et diapré de l'illusion,

O Parc lumineux rempli d'allégresse et de chants, je
crois ne plus pouvoir vous admirer.

L'implacable réalité me fait tourner brutalement vers
elle et menace de l'emporter sur vous.

Mai 1891. Constantinople.





MALEFAIM IDÉAL

A. L. P.



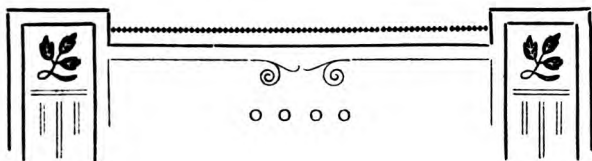
J'étais allé chercher une aurore
Pour abreuver ma torride nuit,
Ma solitaire nuit qui s'irrole
De larmes de mes sommeils ravis.

J'interrogeais les mers et les cieux,
D'un regard suppliant et rebelle;
Je demandais l'azur de tes yeux
A l'azur méditant de cybèle.

Les trillements et le ramage
Qui raniment les prés et les nids,
Me semblaient tout un divin hommage
A tes chants aux rythmes infinis.

Je t'ai vue, ô fugitive aurore,
Sur une mer d'émeraude en flot,
Telle une rose magique éclore
Et t'enfuir comme un vierge sanglot!

28/ VII / 1902. Klein-Krummnussbaum.



PÉNUULTIÈME

A LA SOUVERAINE AUTEUR DE „MEINE RUH“



Je pars comme une montagne croule,
Las d'être debout et d'espérer ;
Mon cœur malade et véhément roule
Des flots d'agonie et de regret.

J'écoute des messes inouïes,
Comme la Mort, je traîne après moi
Un essaim de dépits et d'émoi,
De désirs, de verves enfouies.

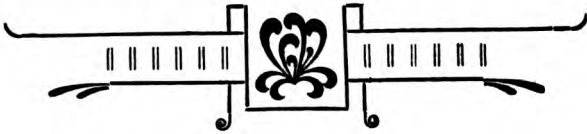
O vie, ta douleur est abondante,
Elle a de tristes et belles fleurs,
A cent reflets, à mille couleurs,
Au parfum doux, à l'odeur ardente.

Mon ciel garde un silence mutin,
Pas un écho de plainte n'y pleure;
Harpocrate y chancelle et se leurre;
C'est l'Autel d'un culte bien lointain.

Va, la jeunesse à la douce mine,
Dans un cercueil fleuri de glaïeuls;
Et l'âme de ma lyre chemine
Vers la sphère où dorment ses aïeux.

2-3/VIII/1902. Rekawinkel.





FIORITURE ATRABILAIRE



J'espère, en embrassant ma douleur,
Voir ta colombe à ma fenêtre;
Le doute gruge mon bonheur,
Et je tremble de te connaître.

Je tremble de t'avoir aimée
Telle la lune dans la mer.
Je songe à toi sous la ramée,
O fruit de l'idéal amer!

Je tremble même de songer
A tes regards bleus où se pâme
Le parfum de l'Espoir léger
Qui s'épanouit en mon âme.

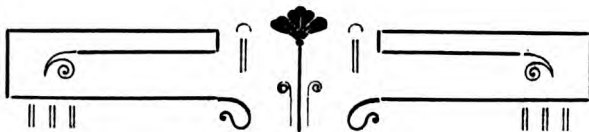
O grâce, ô beauté douloureuse,
Vers ton abîme j'ai marché
Comme vers une vie heureuse,
Tel vers le pardon un péché.

J'ai l'horreur lorsque je suppute
Mes longs chemins fastidieux
Où le regret se répercute
En un espoir insidieux.

Regret! mot profond et magique,
Etreinte rêvée d'autrefois!
Approche ton enfer: j'ai froid
Dans ma félicité tragique.

18/VIII/1902. Wien.





BRELOQUE DE SIRÈNE

A SULLY-PRUDHOMME



La joie effeuille ses lilas
Aux pieds de ma mélancolie
Et les Beautés m'offrent, hélas,
Le feu de leur fièvre abolie.

Comme les deux poings de terreur,
Mes jours et mes nuits se cramponnent;
Je suis l'équinoxe d'*erreur*
Dont les heures fauves s'étonnent.

Haine amoureuse, ô monstre infâme,
Qu'un Séraphin charmant affame,
De nos vies tristes et sans but
Tu fais un funèbre rebut.

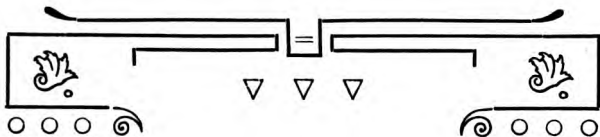
Je t'ai tarie et suis pas soûl,
O Liqueur âpre et savoureuse;
J'ai connu ton Rêve en courroux
Et ta chimère langoureuse!

O vierge Pudeur, j'ai remis,
A ton seuil, ton soleil avare;
J'ai le remords d'avoir commis
L'enivrant crime de te croire.

Relègue cet affreux Vampire,
Fais cesser, ô chœur inéclos,
Ces profanes éclats de rire
Qui se mêlent aux purs sanglots.

23/VIII/1902. Ybbs.





ULTIMA VERBA



J e fis un palais éternel
D'une pénombre sanglotante,
C'est le *sacré-cœur* fraternel
Où vivra la joyeuse attente.

De l'âme c'est la citadelle,
L'Asile des cœurs enivrés,
C'est l'œuvre des bras adorés,
Oh, oui, c'est le monument d'*Elle*.

Je cueillis ces ronces, ces fleurs
Et fis, mains blessées, ces guirlandes,
Au bois des tragiques candeurs,
Par delà les prés et les landes.

Ta main, ô Songe radieux,
Vint couronner ma peine altière,
Sous l'Infini mélodieux,
D'une tiare de lumière.

Loin de tes deux cieux azurés,
Où ton âme bleue irradie,
Toute la vie est affadie,
Les roses sentent de regrets.

Le front de notre lendemain,
O douce idole, rêve à ta *palme*;
Je vais vers ton aurore calme,
Et ces fleurs volent vers ta main.

13/VII/1901—14/VIII/1902. Wien.





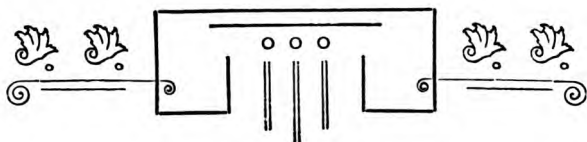


TABLE ALPHABÉTIQUE

	pages
Abdulhak Hâmid bey (sonnet)	116
Adieu à Frieda	85
Adieu à la Poésie	158
A la jeune harpiste	88
A l'Âme de Saluste (sonnet)	100
A Leo Tolstoy (sonnet)	113
A l'Inconnue	9
Allégorie floréale	74
Ame fouettée	61
A moi-même	29
Amour	54
Amourette	55
Aurore	122
Ave en délire	126

La Lyre Turque.

	pages
Berçons	83
Bonheur immolé	109
Breloque de Sirène	166
Brûlure d'âme	15
Cercueil bercé	97
Cette nuit	70
Chant macabre	111
Charles Baudelaire (sonnet)	115
Console-toi	89
Coup de lumière	58
Crimes avoués	18
Dans „Musikvereinssaal“	66
De la muse débraillée	121
De Galois	104
De mon idéal	118
De profundis	72
Dernier de nos chants	67
Dernière volonté	110
Déserteur	57
Deuil immortel	114
Douleur divine	46
D'une nuit étoilé	73
Ecrit sur mon recueil de vers	90
Eglogue de l'Infini	156
Elégie	123
Encore à moi-même	106
En douleur de cœur	92
En fièvre	48
Fantaisie	99
Fantôme	34
Femme créatrice	36
Férne	127
Fioriture atrabilaire	164

Table.

	pages
Folie	149
Frieda	77
Gravois	76
Hasard	81
Hilarité de tourterelle	132
Illusion	95
Incompris	26
Jeune comtesse	82
Keepsake d'un regret subséquent	142
La lumière glacée	152
La musique magyare	80
La paillette du gouffre	141
Laurent Tailhade	63
La vierge mélancolie	119
Le baiser de foudre	50
Le myrthe de mon pourpris	136
Lendemain d'un bal	38
Le poète au prince	41
Les fresques	145
Le souci éploré	135
Les regard de mon Rêve	103
Le tuf du champ de rêve	139
L'eurythmie pleurée	147
L'heure noire	51
L'homme que j'ai entrevu dans le miroir	140
Libéral farceur	79
Lord Byron (sonnet)	117
Lumière grisée	94
Ma chanson	82
Magyar-Turc	20
Maladif	47


La Lyre Turque.

	pages
Malefaim idéal	161
Ma lyre	68
Ma pensée	35
Ma petite biographie d'âme	154
Mi-conçu	86
Mon ennui	27
Mon premier sonnet	17
Néant contre néant	71
O mes amis!	42
Oriental	98
Pendeloque de chrysocale	129
Pénultième	162
Poésie de la mort	33
Poète-Océan	107
Préface	V
Printemps de trop tard	125
Révasserie	44
Rêve mutilé	62
Rêve ruiné	43
Rose viride	130
Sanctuaire de Notre-Dame de Soupirs	128
Sanglot lointain	49
Seconde mélodie	138
Sermon en silence	131
Shakespeare	143
Sonnet à la fiancée rêvée	102
Sonnet d'avril	80
Souvenance	60
Souvenir poignant	120
Souvenir ressuscité	96
Ton morose	65


Table.

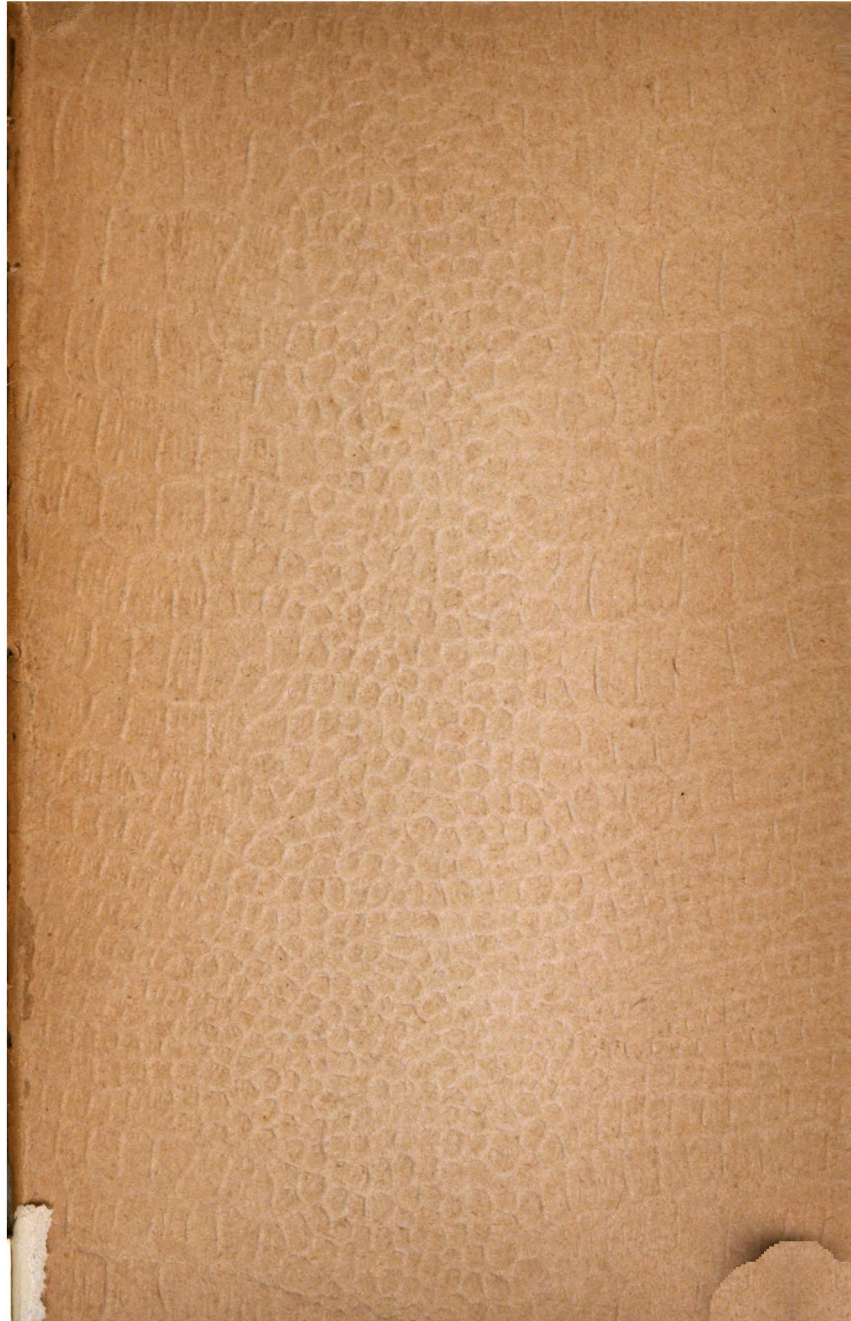
	pages
Ultima verba	168
Un chant populaire turc	91
Une fleur étoilée de nériette	133
Une idylle turque	45
Un mot au lecteur	5
Vicissitude	101
Violette	39
Vœux suprêmes	24
XIX ^{ème} siècle	105
XX ^{ème} siècle	40
Yavouz	52





Imprimerie des PP. M chitharistes   Vienne.









Princeton University Library



32101 073503714